

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LES AMANS IGNORANS. COMEDIE.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens
ordinaires du Roy le 14. Avril 1720.*



A PARIS,

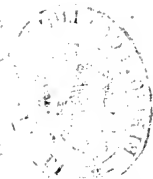
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. D C C. X X X I I.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



75737



L E même Libraire vend aussi les Pièces
suivantes de M. AUTREAU.

LE PORT A L'ANGLAIS , Comedie.

**LE BESOIN D'AIMER , ou
LA FILLE INQUIETE ,
Comedie.**

A C T E U R S

de la Comedie.

PANTALON, noble Venitien.

MARIO, fils de Pantalon, Amant de Flaminia.

LELIO, Ami de Pantalon, Pere de Flaminia.

FATIME, Amante de Mario.

FLAMINIA, Fille de Lelio.

BERTOLDO, Jardinier, Concierge de la
Maison des champs de Pantalon.

ARGENTINE, seconde femme de Bertoldo.

NINA, Fille aînée de Bertoldo, Amante d'Ar-
lequin.

GIANETTA, Fille cadette de Bertoldo.

ARLEQUIN, Chevrier dans le Village, fils de
Braccolino, Laboureur, mais qui ne paroît pas.

VIOLETTE, Femme de Trivelin, Barbier
du Village.

TRIVELIN, Mari de Violette.

BALORDINO, Nourrissier de Flaminia ;
Tabellion d'un Village prochain.

BARBANERA, Corsaire Turc.

Troupe de Vendangeurs & de Vendangeuses.

Troupe de Soldats Turcs.

Un Traiteur & ses Gens, Garçons d'Office, de
Cuisine, Servantes & Marmittons.

*La Scene est dans la Maison de Campagne
de Pantalon, près de Ravenne.*



LES AMANS IGNORANS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*



L s'agit donc de rendre cette lettre à une nouvelle habitante de ce Village, que je vois assez souvent le matin prendre le frais sous ces arbres. Mais je commence à m'en-
nuier : Il y a long-tems que je rode ici
autour sans la voir ; je ne sçai pourquoi.
Car , à la Campagne en Italie, les Fem-
mes ont la clef des champs : ce n'est pas

Les Amans Ignorans.

A iij

6 LES AMANS

comme dans les Villes , où elles sont enfermées à la serrure & au cademat. Il est vrai pourtant que celle-ci est sous la garde d'un vieux païsan qui a encore une femme jeune & jolie à garder pour son propre compte ; cela le rend jaloux & demi : mais par bonheur il est aujourd'hui dans l'embarras des vendanges , & sa femme est d'intelligence avec moi , j'espère que je viendrai à bout de mon entreprise. Ah ! voici venir justement notre Argus. *Maladetta sia la bestia.*

SCENE I I.

BERTOLDO , TRIVELIN.

TRIVELIN.

T Rès-humble serviteur au Seigneur Bertoldo , très-digne Jardinier & Concierge du Seigneur Pantalon ! , & le cerveau sans contredit le plus solide qui soit dans le territoire de Ravenne.

BERTOLDO.

Ah ! vous êtes trop courtois , *Bondi al signor Trivelin* , l'unique Medecin & le plus habile qui soit dans le Village.

IGNORANS.

7

TRIVELIN.

L'unique & le plus habile : on ne peut pas mieux conclure. Comment va votre santé ?

BERTOLDO.

Eh ! ne sçavez-vous pas cela mieux que moi ? tenez , voyez.

TRIVELIN.

Voilà un cistolé-diaistolé qui fait fort bien son devoir. Et *la Signora Argentina* sa femme , comment se porte-t-elle ?

BERTOLDO.

Fort bien , fort bien. Ne vous mettez point tant en peine de *la Cistola di mia Moglie.*

TRIVELIN.

Signor Bertoldo , vous ressemblez à ma femme , vous êtes de complexion un peu jalouse.

BERTOLDO.

Votre femme n'a peut-être pas tort :

TRIVELIN.

Dites-moi du moins des nouvelles de la santé de *Nina* votre fille aînée qui est si jolie.

BERTOLDO.

Elle se porte à merveille.

TRIVELIN.

Son esprit ne commence-t-il point à

A iij

8 LES AMANS

s'éveiller un peu ?

BERTOLDO.

L'Esprit d'une fille ne s'éveille toujours que trop.

TRIVELIN.

A propos , on m'a dit que *la Signora Fatima* étoit indisposée.

BERTOLDO.

Qui est *la Signora Fatima* ?

TRIVELIN.

Eh , là , cette fille moitié Italienne & moitié Turque , que l'on vous a envoyée de Venise depuis quelque tems.

BERTOLDO.

Qui vous a dit cela ?

TRIVELIN.

Vous-même. Ne vous souvenez-vous pas que l'autre jour en bûvant , vous me contâtes son histoire ?

BERTOLDO.

Moi ?

TRIVELIN.

Vous-même. A telles enseignes que vous me dîtes qu'elle avoit été enlevée sur nos Côtes à l'âge de cinq ans , par le Corsaire Barbanera , qui trouva dès lors que sa beauté promettoit beaucoup : Que ce Corsaire l'avoit fait élever à Alger auprès

d'une Esclave François enlevée comme elle , dont il avoit fait sa femme favorite. Que l'Italienne devenue grande , il l'envoyoit à Constantinople par present au Grand-Seigneur. Que le Capitaine Mario , fils de Pantalón , s'étant emparé du Vaisseau qui la portoit , en étoit devenu éperdûment amoureux. Qu'il l'avoit fait conduire à Venise en secret, & la cachoit à son pere dans le dessein de l'épouser.

BERTOLDO.

Moi , je vous ai dit cela ? je ne m'en souviens point.

TRIVELIN.

Voilà comme souvent on oublie ce qui est échappé entre deux traiteaux.

BERTOLDO.

Mais comment vous l'aurois-je dit, je n'en sçai pas tant moi-même ?

TRIVELIN.

Eh ! ne sçavez-vous pas ce que dit le grand Hippocrate , que le vin fait dire ce que l'on sçait & ce que l'on ne sçait pas ?

BERTOLDO.

Cela est merveilleux !

TRIVELIN.

Vous sçavez bien du moins que le Seigneur Pantalón a découvert le mystere ; & qu'ayant fait enlever en secret la fille, il

10 LES AMANS

vous l'a envoyée pour la faire travailler au Jardin , & lui faire bien rissoler le teint au Soleil , afin d'en dégouter son fils , en cas qu'il la retrouve.

BERTOLDO.

Pour cela , je ne l'ai dit qu'à ma femme , & c'est d'elle que vous le sçavez : *Corpo del diavolo* , je lui romprais les bras , si je la vois jamais vous parler.

T R I V E L I N.

Doucement, Seigneur Bertoldo, point de jalousie. Je n'ai point vû votre femme depuis la dernière fois que je l'ai saignée ; mais puisque cette matiere vous déplaît , parlons d'autre chose : comment va la vendange ?

BERTOLDO.

Oh ! je n'ai pas le tems de jaser. J'attends aujourd'hui le sieur Pantalon , & je vais chercher des tonneaux dont j'ai besoin.



SCENE III.

F A T I M E , T R I V E L I N .

T R I V E L I N .

B On , pendant qu'il est embarrassé je pourrai trouver quelque moment favorable pour servir le Seigneur Mario , & pour voir Argentine. Ah ! voici justement notre demie Sultane.

F A T I M E .

Je suis partie d'Alger pour devenir Sultane à Constantinople , & me voilà Païsanne dans un Village d'Italie : mais aussi j'en suis partie pour devenir esclave à jamais , & me voilà libre pour toujours. Fortune , je t'en rends graces : laisse-moi ma liberté , c'est tout ce que je demande.

T R I V E L I N .

Salamalec à la bellissima Sultana la Signora Fatima.

F A T I M E .

Ti mi chiamar Sultana ? ti sabir mio nome ? chi star ti ?

T R I V E L I N .

Madame , on me nomme Trivelin. Je suis un Barbier gascon , transplanté dans

12 L E S A M A N S

un village d'Italie; & m'y voilà de plus devenu Medecin, Chirurgien & Apoticaire, pour vous rendre mes très-humbles services.

F A T I M E.

Cbe voler di mi ?

T R I V E L I N.

Comme ma profession m'engage à soulager les infirmités humaines, je cherche du secours pour un malade à l'agonie, qui est chez moi. Je ne puis lui en trouver qu'auprès de vous. Ce papier vous instruira de sa maladie.

F A T I M E *lit un billet.*

Quoi ! le Seigneur Mario est ici ? & depuis quand ?

T R I V E L I N.

D'hier au soir.

F A T I M E.

Par qui a-t-il pu sçavoir que j'y étois ?

T R I V E L I N.

Par moi, Mademoiselle, qui ai appris vos aventures par la femme de Bertoldo ma bonne amie, & nous avons elle & moi tout le zèle possible à vous servir.

F A T I M E.

Vous avez cru tous deux m'obliger, je vous en remercie ; mais vous avez fait tout le contraire.

TRIVELIN.

Quoi ! Mademoiselle , vous haïriez un Cavalier du merite de Mario , & à qui vous avez tant d'obligation ?

FATIME.

Tu me parois homme d'esprit , & attaché à mes'interêts. Je veux bien t'ouvrir mon cœur , & te marquer de la confiance , pour meriter déjà par-là que tu employes ton adresse à me défaire de lui.

TRIVELIN.

Vous pouvez , Mademoiselle , me compter tout à vous.

FATIME.

Non , je ne suis pas assez ingrate pour haïr Mario. Il m'a tirée d'esclavage : il a même eu la generosité de ne me point ôter les pierreries dont on m'avoit ornée pour plaire au Grand-Seigneur : Il est riche & de qualité : Il m'aime & veut m'épouser , moi qui n'étois qu'une esclave , & qui ne suis peut-être que la fille d'un Païsan. Qu'arriveroit-il de cela ? Qu'au lieu d'être Esclave à Constantinople , je la ferois à Venise. Quinze ans passés dans l'esclavage m'ont renduë la liberté si chere , que j'y sacrifierai tout , & même jusqu'à l'amour. Car je ne le nie point , j'aime Mario , & s'il n'étoit qu'un Païsan ;

je l'adorerois ; mais je sçai la contrainte où l'on tient les Femmes à Venise. Ce Pais-ci me plaît : tout y respire la joie & la liberté : j'ai de quôi mettre un Païsan à son aise en vendant mes bijoux , & je suis persuadée que pour être heureuse , je ne dois me marier qu'en bonne & franche païannerie.

T R I V E L I N.

Ce que vous dites , Mademoiselle , est de fort bon sens ; mais il me semble qu'un amour aussi genereux que celui de Mario , mérite plus de pitié.

F A T I M E.

Le mien est-il moins genereux ? Si Mario m'offre ma fortune , n'est-ce pas lui en rendre autant que de la refuser de lui , pour ne pas déranger la sienne en le broüillant avec son Pere , & pour lui épargner le repentir d'avoir épousé une Esclave , une Païsanne ? Que sçai-je moi , qui je suis ?

T R I V E L I N.

Qui que vous soyez , Mademoiselle , croyez-moi , vous n'êtes point née pour un Païsan ; il vous faut un Epoux qui ait plus de délicatesse.

F A T I M E.

Je m'étourdis là-dessus encore en sa

faveur : d'ailleurs j'ai été élevée dans un Païs où l'on se passe à merveille de délicatesse , de galanterie , & de beaux sentimens , & de tous les colifichets de l'amour : on ne s'y arrête point à la superficie.

TRIVELIN.

Eh ! Quel est l'amour que l'on connoît en Turquie & dans tout le Levant ?

FATIME.

Le même qu'en ce Païs-ci. Oüi , si l'on y prenoit garde de près , il se trouveroit qu'en tout païs on aime à la Turque , c'est-à-dire pour l'amour de soi seulement : mais dans notre Europe , on a trouvé l'art de le dissimuler , & de faire croire à une belle , par de jolis mots , par une soumission apparente , par une attention continuelle à la flatter , qu'on n'a pour but que de la rendre heureuse ; mais je ne donne point dans ces panneau-là.

TRIVELIN.

Quel plaisir espérez-vous avec un mari sans esprit ?

FATIME.

En prendre un qui en ait trop , c'est se mettre au jeu avec un Joueur plus habile que soi ; on en est toujours la dupe ,

Je veux donc en choisir un à ma fantaisie, qui soit mon égal, à qui je n'aie point trop d'obligation, de crainte qu'il ne se croie en droit de négliger ses devoirs : en un mot avec qui on puisse être sage.

TRIVELIN.

Il n'y a rien à dire à cela : chacun a son goût, & je trouve le votre excellent.

FATIME.

Trivelin, vive un Amant qui ait de l'esprit, & un mari qui n'en ait gueres.

TRIVELIN.

On ne peut pas mieux entendre ses intérêts, mais que deviendra le pauvre Mario ? vous l'allez mettre au désespoir.

FATIME.

Non, je flatterai sa passion autant que je pourrai : mais si tu cherches son avantage & le mien, tu l'as fait venir ici, trouve les moyens de le renvoyer.

TRIVELIN.

Faites-lui du moins un mot de réponse.

FATIME.

Tout-à-l'heure. Mais il est bon qu'on ne te voie point ici trop souvent, car, je sçai d'Argentine que son mari est jaloux de toi.

TRIVELIN.

Cela est vrai, & Violette ma femme est

est aussi très-jalouse , & un peu diableſſe, elle m'observe par tout. Je veux me ſervir d'Arlequin qui vous connoît , pour porter vos lettres. Il peut approcher de vous ſans conſequence. Je vais le chercher : & vous le trouverez ici.

F A T I M E.

Et moi je vais écrire ma lettre.

S C E N E I V.

TRIVELIN *ſeul.*

EXaminons un peu nos intérêts. Si Mario épouſe Fatme , il l'emmenera pour toujours à Veniſe ; & ſi Pantalon découvre que j'ai ſervi ſon fils dans cette affaire , c'eſt un homme riche & vindicatif ; ſi , cela ne vaut rien. Si au contraire elle épouſoit ici quelque Paiſan , voilà une pratique de plus pour moi dans le Village. Une poulette égrillarde & capricieuſe , qui cherche un mari bête : que ſçait-on ſi l'on n'en pourroit point croquer pied ou aile ? Oûi , un Paiſan eſt mieux ſon fait & le mien. Allons chercher Arlequin de ce pas. Ah ! le voilà.

Les Amans ignorans. B

SCENE V.

ARLEQUIN *arrive en rêvant,*
TRIVELIN.

TRIVELIN.

SI Arlequin vouloit me rendre un service je n'en ferois pas ingrat . . . mot ! Si Arlequin vouloit m'apporter au logis une lettre que va lui donner la Signora Fatima , je lui donneroïis quelque chose de bon . . . (*à part.*) Il est sourd , mais je vais , je crois , l'en guérir. (*Haut*) Je lui donneroïis un beau ruban pour en faire présent à Nina sa bonne amie.

ARLEQUIN.

Che cosa si dice di Nina ? dové Nina , dové ?

TRIVELIN.

Ah , ah ! le nom de Nina te réveille , tu l'attens ici je gage

ARLEQUIN.

Signor si.

TRIVELIN

Or ça , la Signora Fatima va venir ici te donner une lettre que tu m'apportes

ras , & je te donnerai de quoi faire demain à la foire un joli présent à Nina ; m'entends-tu ?

ARLEQUIN.

A Nina ?

TRIVELIN.

Oüi.

ARLEQUIN.

Un présent ?

TRIVELIN.

Oüi , un présent qui la rendra encore plus belle.

ARLEQUIN.

La Signora Fatima me donnera le présent ?

TRIVELIN.

Non , elle te donnera une lettre que tu m'apporteras , & je te donnerai le présent , moi , que tu donneras à Nina.

ARLEQUIN.

Oüi , je donnerai la lettre à Nina.

TRIVELIN.

Eh non ; je vois bien que tu n'entends que Nina dans tout ceci. Demeure ici seulement , *la Signora Fatima* y va venir qui t'expliquera le reste.

ARLEQUIN.

Oüi , j'attendrai ici Nina , car elle m'a promis d'y venir.

Bij

A dieu : reste là , cela suffit.

S C E N E V I.

ARLEQUIN *seul.*

O Nina , Nina *mia cara* , tu ne viens point , & je t'attends ! Où es-tu ? que fais-tu ? dépêche-toi donc de venir , car je m'ennuie ; & il n'y a rien qui cause plus d'ennui que de s'ennuyer. Comment ferai-je pour m'amuser en l'attendant ? Cherchons quelque chose qui m'occupe : Fouïllons nos poches (*il en tire une rappe & du tabac.*) Ah , bon , voici avec quoi nos Dames s'amusent à présent, comme nos meres faisoient avec des quenouïlles : mais le tabac n'y fait rien , je m'ennuie toujours. Ne trouverai-je point quelque autre secret de tuer le tems ? [*il tire un bilkoquet & en joue,*] Voici qui vaudra peut-être mieux ; mais non , cela n'est bon qu'à amuser des petits Maîtres , encore à la fin s'en sont-ils lassez. N'y a-t-il point ici quelqu'un qui voulût jouer avec moi une partie de biribi ? Non , personne ne répond. Nina viens donc. Euh ? Non , je me trom-

IGNORANS.

21

pe , elle ne viendra point. Ah ! malheureux que je suis, je meurs d'impatience. Je suis mort. Me voilà enterré.

Il se couche & fait le mort.

SCENE VII.

NINA, ARLEQUIN.

NINA.

A *Rlequino mio ?*

ARLEQUIN.

P'entens une voix qui me ressuscite.
ô Nina mia cara , eccoti ?

NINA.

Oui me voilà , me voilà , tiens , me vois-tu ?

ARLEQUIN.

Oüi , je te vois , & je crains encore de me tromper. Es-tu Nina , assurément ?

NINA.

Il me semble que oüi.

ARLEQUIN.

Je crois que tu as raison. Viens donc que je t'embrasse , que je te mange , que

je t'avalle , que je t'engloutisse.

NINA.

Bellement donc ; point de folies : je sommes dans le village , au moins ; je ne sommes pas au champs.

ARLEQUIN.

Dans le village ? Eh qu'importe !

NINA.

Si fait vraiment , ça importe , glia ici tout plein de controlleux.

ARLEQUIN.

Mais quand je rions ensemble par bonne amiquié, gnia rien à controller , ça ne fait mal à personne.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, NINA, FATIME

à part qui les écoute.

NINA.

C'Est ce qu'il me semble itou ; & si pourtant on ne trouve pas bon que les filles batifollent avec les garçons , à cause qu'on dit que l'honneur ne veut pas le permettre.

F A T I M E *à part.*

Voici une conversation qui doit être curieuse; écoutons.

A R L E Q U I N.

L'honneur! l'honneur! l'honneur est une bête; car puisque j'ai de l'amitié pour toi, la raison veut que tu en aies pour moi; & la raison est plus raisonnable que l'honneur.

N I N A.

Affurément.

A R L E Q U I N.

Je n'entens parler que de l'honneur; qui est-il donc, l'honneur? apprends-le moi.

N I N A.

Eh mais, je te le demande à toi-même.

A R L E Q U I N.

Mais tu as plus d'esprit que moi, car tu sçais lire, & je ne le sçais pas moi; c'est à toi à me dire qui est l'honneur.

N I N A.

Je n'en sçais pourtant rien. Mon Pere me vient par fois me sermoner sur l'honneur. Il ne fait que me dire que je le garde, que je le garde, & il ne me dit point ce que c'est. Le moien de le garder?

A R L E Q U I N.

Ton Pere a tort; mais par curiosité,

raisonnons un peu là-dessus. Il me souvient que ma grand-mère me disoit que l'honneur étoit une chose plus précieuse que l'or, les diamans, les passemens de soye ; si cela est, ce n'est donc pas affaire à nous autres. Païsans d'avoir de l'honneur ; il y auroit trop de vanité.

NINA.

Oh, je nous passerons bien de *ste* braverie-là.

ARLEQUIN.

Et toi, qu'est-ce que tu sçais de l'honneur ?

NINA.

Tout ce que j'en sçais, c'est qu'il faut que ce soit quelque chose de bien semblant, car ma mère me disoit que quand elle étoit fille, son honneur lui faisoit plus de peine à garder que ses moutons. Oh je n'ai pas tant d'esprit que ma mère, je le perdrois.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, & moi aussi peut-être, c'est pourquoi ne nous embarrassons point de cela. Mais, *cara Nina*, laisse-moi prendre seulement un petit baiser, sur le petit bout de tes doigts.

NINA.

Dépêche-toi donc.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *mettant sa
main sur sa poitrine.*

Toc, toc, toc ; ouais , glia la queuque chose que je n'entends pas. Quand ta main me donne un soufflet ou un coup de poing , je n'en sens rien , ça he me fait point de mal , & quand je la baise ça me donne la fièvre.

NINA.

La fièvre ?

ARLEQUIN.

Oui , je sens une certaine chaleur , un feu qui se promene dans ma poitrine ; puis j'ai des envies comme un malade : quand je baise ta main droite , j'ai envie de baiser l'autre. Et puis il me prend encore je ne sçai combien d'envies.

NINA.

Eh bien ! tien , queusi queumi : quand tu me prends la main, je sens itou que ça me fait trimousser le cœur , & pis m'est avis que tout le corps me fourmille, tantia que ça me rend toute je ne sçai comment.

ARLEQUIN.

Ste maladie-là est bouffonne.

NINA.

Oui elle est drôle , mais je crois que c'est toi qui me l'as donnée , car je ne
Les Amans Ignorans. C

fens point cela avec les autres, gnia qu'avec toi que ça me prend.

ARLEQUIN.

Mais *Cara Nina*, je te demande pardon, elle vient de toi; car quand je touche seulement ton fichu, aussi-tôt, toc, toc.

NINA.

Est-il possible? eh bien, malgré ça je ne laisse pas d'être bien aise quand je te vois.

ARLEQUIN.

Et moi, j'aime mieux te voir qu'un plat de macarons.

NINA.

A cause de quoi?

ARLEQUIN.

A cause que tu as une certaine petite mine qui donne plus d'appétit; & au-dessous de *ste* petite mine, un petit col tout rond qui ragoûte d'avantage; & au-dessous de ce petit col tout rond, de certaines diôleries encore toutes rondes qui... & toi, quand tu me vois, pourquoi est-ce que ça te fait plaisir?

NINA.

A cause que tu n'as point tout ce que tu dis là que j'ai.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

NINA.

Cela veut dire ; à cause que tu n'es pas une fille ; car tiens , pour moi l'amiquié d'une fille n'est que de la picquette , ça ne sent rien ; mais quand je sommes ensemble sur le gazon à joïer à de petits jeux , je suis si contente , si contente.. & si nianmoins...

ARLEQUIN.

Nianmoins ?

NINA.

Nianmoins je deviens par fois mélancolique. Je ne sçais à la fin quel jeu il me faudroit.

ARLEQUIN.

Eh bien , quand les petits jeux t'ennuient , tu n'as qu'à dire , je te ferai de petits contes ; nous parlerons de choses & d'autres

NINA.

Tu as beau me parler , quecuque fois tout le long de la journée , le soir il me semble que tu ne m'as pas encore tout dit.

ARLEQUIN.

Mais dame , je dis ce que je sçais , & comme je n'ai gueres d'esprit , je sens que je ne sçais pas encore tout.

C ij

NINA.

C'est ce qui me semble aussi. Mais toi, quand tu es auprès de moi, es-tu toujours content ? toujours ?

ARLEQUIN.

Gn ia que quand ste fièvre me prend, je voudrois avoir queuque remède pour la faire passer.

NINA.

Je m'en doutois bien. Mais d'où vient que la bonne amiquié que je nous portons nous tourmente comme ça par fois ? ça me tracasse l'esprit.

ARLEQUIN.

Oui, glia là queuque anguille sous roche.

NINA.

N'est-ce point qu'on nous auroit jetté queuque sort ? car on dit qu'il y a de méchans Bergers qui font comme ça de la forcellerie.

ARLEQUIN.

Ohimé ! tu me fais peur de la forcellerie !

FATIME *à part.*

Est-il possible qu'à leur âge on conserve encore tant d'ignorance ?

ARLEQUIN *tremblant.*

Aiuto ! Madame je vous demande pardon, je vous prenois pour une forcieri.

N I N A.

Vous m'avez itou fait souleur.

F A T I M E.

Remettez-vous , mes enfans. Non, vous n'êtes point enforcelez : Il y a long-tems que je vous écoute , j'ai entendu toute votre maladie. Là , consolez-vous , j'ai des secrets pour vous en délivrer.

N I N A.

Mais, Madame, comment appelle-t-on cette maladie là , s'il vous plaît ?

F A T I M E.

Je vais vous l'apprendre , mais ne vous en vantez pas. Votre māladie est ce qu'on appelle de l'amour.

N I N A.

De l'amour !

A R L E Q U I N.

Ohime , de l'amour !

N I N A.

Qu'est-ce donc que de l'amour ?

F A T I M E.

L'amour est une maladie de l'ame qui fait la santé du corps , qui rend le tein plus vif , les yeux plus doux & plus brillants ; le sang plus fluide , qui adoucit l'âcreté des humeurs, & ranimant les esprits, répand en nous une force toute nouvelle.

ARLEQUIN.

Cela est vrai , quelquefois il me semble que je suis tout autre.

F A T I M E.

Cette maladie nous prend ordinairement dans la jeunesse, comme la rougeole ou la petite verole ; avec cette différence que l'on peut échapper de celles-ci toute sa vie, mais que la première n'a jamais épargné personne.

N I N A.

Ce n'est donc pas notre faute si je l'avons ?

ARLEQUIN.

Certo. Et ce mal-là vous a-t'il pris ?

F A T I M E.

S'il ne m'a pris je l'attends ; car il vient plutôt ou plus tard, selon la différence des tempéramens.

N I N A.

Glia déjà long-tems que ça nous tient, il faut que j'aïons le tempéramment hâtif.

F A T I M E.

Tant mieux pour vous. L'amour est une colique du cœur qui le gonfle , & lui donne des tranchées ; qui envoie une fièvre à l'imagination , avec des transports au cerveau ; qui répand des éblouissemens sur la vûë & fait voir un objet tout

IGNORANS. 31

autrement que les autres ne le voient. Mais j'en ai pas le temps de vous expliquer cela tout du long, ni vous de l'entendre; car toi, Nina, ta mère m'envoie te dire de lui aller parler. Va vite, & reviens ici, nous y raisonnerons du reste; je t'y attends.

N I N A.

Ah, Madame, je vous en prie, car il me semble qu'à en parler seulement, cela me soulage.

F A T I M E.

Va, va, je te guérirai.

N I N A.

Oh! mais, Madame, je ne veux pas être guérie tout à fait, au moins.

S C E N E I X.

F A T I M E, A R L E Q U I N.

F A T I M E.

J E vois qu'elle aime sa maladie; elle n'est pas si bête que je pensois. Pour Arlequin, je vais le soulager le premier; mais il faut qu'il me rende un service auparavant.

C iij

ARLEQUIN.

Si vous avez des secrets pour cela , je ferai tout ce que vous voudrez.

F A T I M E.

Pour te prouver que j'en ai, & de bons, c'est que je vais tout à l'heure en faire l'épreuve à tes yeux sur un homme qui a la même maladie que toi.

ARLEQUIN.

Qui est donc ce malade-là ?

F A T I M E.

Le Capitaine Mario , fils du Seigneur Pantalon. Tu le connois, je crois ?

ARLEQUIN.

Oh, tant. Il est venu ici plusieurs fois en vendanges. Mais comment allez-vous faire ?

F A T I M E.

Apprends d'abord que deux Amants...

ARLEQUIN.

Deux Amants! quels animaux sont-ce-là ?

F A T I M E.

On appelle Amant & Amante les personnes qui ont de l'amour.

ARLEQUIN.

Comment, je suis donc un Amant, moi ?

F A T I M E.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela est drôle , moi , un Amant ! je n'aurois jamais crû cela.

FATIME.

Apprends , dis-je , qu'un Amant & une Amante soulagent leur amour par mille innocens moïens. Par exemple , ils s'envoient des lettres l'un à l'autre.

ARLEQUIN.

Des lettres !

FATIME.

Et dans ces lettres , ils se donnent quelquefois des rendez vous.

ARLEQUIN.

Des rendez-vous ... Oui j'entends,

Il compte sur ses doigts.

FATIME.

Et dans ces lettres , ou ces rendez-vous, ils se soulagent encore en expliquant leurs sentimens.

ARLEQUIN.

Des sentimens !

FATIME.

Quelquefois même en se querellant pour se racommoder ensuite ; & ces racommodemens-là sont sur-tout d'un grand secours.

ARLEQUIN.

Des racommodemens.

FATIME.

Oui , car dans ces racommodemens la tendresse redouble , on se lance des regards passionnez , on pousse des sôûpirs; une Amante même , pour signer la paix, y peut accorder quelques petites faveurs honnêtes.

ARLEQUIN.

Oh que d'ingrédiens ! des regards, des sôûpirs , des faveurs honnêtes.

FATIME.

Bon ! il y en a bien d'autres. Je t'instruirai de tout petit à petit.

ARLEQUIN.

Bon bon. Ah quelle joïe !

FATIME.

Tien , porte cette lettre chez Trivelin au Seigneur Mario, & observe bien l'effet qu'elle produira en lui. Tu lui verras baisser la lettre avec des transports de joïe...

ARLEQUIN.

Baiser la lettre , cela soulage encore ?

FATIME.

On ne peut pas plus. Tu lui diras ensuite qu'il vienne ici me trouver , c'est ce qu'on appelle un rendez-vous.

ARLEQUIN.

Un rendez-vous !

FATIME.

Oui. Il y viendra déguisé en Païfan , de peur d'être connu. Le mystere même fait plaisir.

ARLEQUIN.

Le mystere encore ?

FATIME.

Oui. Tu le suivras de loin , & par ce qui se passera dans le rendez-vous, tu verras combien il sera soulagé. Va vite.

S C E N E X.

FATIME, TRIVELIN *un peu après*

FATIME.

O Ui leur passion est aussi touchante , que leur ignorance est prodigieuse , & je suis jalouse du bonheur de Nina , de posséder un cœur aussi neuf que celui d'Arlequin. Voilà justement comme je voudrois un mari. Aurois-je bien le cœur de rompre une union si parfaite & si innocente ! Je m'apperois que je suis encore un peu Turque. Qu'y faire ? j'ai été élevée chez un Corsaire , c'est un tour du métier.

TRIVELIN.

Je viens sçavoir , Mademoiselle , si

36 LES AMANS

vous avez trouvé Arlequin.

F A T I M E.

Où, il est allé chez toi. Dis-moi je te prie, de qui est-il fils, Arlequin ?

T R I V E L I N.

Il est fils de Braccolino, le plus riche Laboureur du Village, mais aussi le plus avare, puisque par ménage, il fait garder les Chevres à son fils.

F A T I M E.

Je vais t'étonner. Je ne sçais si je n'ai point envie d'en faire mon mari.

T R I V E L I N.

Votre Mari !

F A T I M E.

C'est un caprice, il est vrai, & j'avoue de bonne foi que j'y suis un peu sujette. Je trouve pourtant celui-ci fondé sur de bonnes raisons.

T R I V E L I N.

Je m'en rapporte bien à vous.

F A T I M E.

Sçais-tu qu'il aime Nina, & qu'ils ignorent tous deux ce que c'est que d'aimer ?

T R I V E L I N.

Oui, je m'en suis apperçû, & cela ressemble assez à un vieux Roman que je lisois l'autre jour, de Daphnis & de Chloë.

F A T I M E.

Je veux me servir de leur ignorance

IGNORANS.

87

même pour m'emparer d'Arlequin , & il faut que tu m'aides.

TRIVELIN.

Vous aurez de la peine à lui arracher du cœur une première passion.

FATIME.

Bagatelles ; quand elle est du caractère de la leur , qui est moins un effet de l'estime qu'un besoin du cœur qu'a fait naître l'âge auquel tous les objets nous affectent, je puis le toucher comme un autre , l'habitude fera le reste ; il m'aimera.

TRIVELIN.

Si vous le croïez ainsi, le succès de l'affaire ne tient à rien , car je viens d'apprendre que Pantalon arrive incessamment. Il va par sa présence vous délivrer de celle de son fils, il est Seigneur du Village, & maître de faire réussir vos desseins. Je vais au devant de lui pour l'en informer , & par-là le combler de joie.

FATIME.

Voici Nina qui revient, je veux pour me divertir , lire un peu dans son petit cœur.

SCENE XI.

NINA , FATIME.

HE bien , FATIME. Nina , pourquoi donc ne

m'avez-vous pas dit plutôt votre maladie.

N I N A.

Dame , c'est que j'étois honteuse d'en parler , je ne sçais pourquoi.

F A T I M E.

Là , là , ne craignez rien , expliquez un peu ce que vous sentez ?

N I N A.

Tenez , Mademoiselle vla comme ça fait. Quand je ne sommes pas ensemble Arlequin & moi , ça nous ennuie , ça nous ennuie à la mort. Je sommes si tristes , si tristes : & puis , quand je venons à nous revoir je sommes ben aises à la verité ; & si pourtant je ne le sommes pas , à cause que j'avons toujourns en vie de l'être d'avantage.

F A T I M E.

Mais que vous manque-t'il ?

N I N A.

Eh je ne le sçavons pas ce qui nous manque , & vla justement ce qui fait que je ne sommes pas assez ben aises.

F A T I M E.

Cela est fâcheux. Quel âge a bien votre maladie ?

N I N A.

Je ne sçai pas bonnement , car cela est venu petit à petit. Et dans le commence-

ment ça étoit drôle , nous n'y songions presque pas , gnia que depuis un temps que ça nous tourmente.

F A T I M E.

Depuis quand à peu près ?

N I N A.

Eh mais , environ depuis le tems que mon Pere a voulu que je mette un fichu.

F A T I M E.

Pourquoi donc l'a-t'il voulu, votre Pere ?

N I N A.

Pour cacher ce qui me venoit là.

F A T I M E.

Ha, ha, j'entends : oui , c'est à peu près quand cela vient, qu'une fille commence à sentir son cœur.

N I N A.

Ca est vrai, & j'ai opinion que le cœur m'est enflé quand & quand , car je le sens mieux. Mais donc pour revenir à ce fichu, il fait endéver Arlequin , qui ne veut pas que je le mette.

F A T I M E.

Comment faites-vous donc , pour contenter votre Pere & votre Amant ?

N I N A.

Quand je ne suis pas devant mon Pere, je le tortille.

F A T I M E.

Mais vous ne scavez peut être pas qu'en

le tortillant , vous augmentez sa maladie.

N I N A.

Helas je crois qu'oui , car il est toujours à se tourmenter à l'entour. Diantre soit le fichû , je crains qu'il ne lui fasse perdre l'esprit, vaut mieux que je l'ôte tout à fait.

F A T I M E.

Ce sera encore pis.

N I N A.

Mais comment donc faire ?

F A T I M E.

Il faut vous marier , ma fille , voilà le meilleur remede à votre maladie.

N I N A.

Oh non , Mademoiselle , je vous remercie , je ne veux point être mariée.

F A T I M E.

Pourquoi donc , ne voulez-vous point être mariée ?

N I N A.

C'est que le mariage ne me plaît pas.

F A T I M E.

Le connoissez vous assez pour en juger ?

N I N A.

Pas autrement. Tout ce que j'en sçai , c'est que quand les gens sont mariez il leur vient de la famille , mais je ne sçai où ils la prennent , queuque fois ça m'embarasse.

F A T I M E.

F A T I M E.

Ce n'est peut-être pas cela qui vous dégoûte du mariage ?

N I N A.

Oh non , glia autre chose.

F A T I M E.

Eh quoi , à peu près ?

N I N A.

C'est que j'ai pris garde que quand ces garçons & ces filles sont une fois dans le mariage , ils changeont d'humeur. Ils ne se faisent plus de niches : enfin , ils ne riont plus de si bon cœur qu'auparavant.

F A T I M E.

Vous devez juger delà qu'ils sont soulagez , & que comme l'amour ne les tourmente plus tant , ils doivent être plus tranquilles.

N I N A.

Je ne veux donc point du mariage , il guérit trop tôt.

F A T I M E.

Eh bien , assaïez de l'absence , elle guérit plus lentement.

N I N A.

L'absence ; qu'est-ce que s'te drogue-là ?

F A T I M E.

Ce n'est pas une drogue, ce n'est qu'un régime. Ce seroit de ne plus voir Arlequin.

Les Amans Ignorans.

D

LES AMANS

N I N A.

Ah, ne plus voir Arlequin ! Tenez, Ma demoiselle, ce remede-là me feroit encore plutôt mourir que la maladie.

F A T I M E.

Eh bien , puisque vous l'aimez mieux, mourez donc de la maladie.

N I N A.

Oh je ferons si bien en sorte Arlequin & moi , que je n'en mourrons pas.

On appelle Nina des coulisses.

Nina , Nina.

N I N A.

Adesso, Signora Madre. Non , je ne scaurois m'imaginer qu'il n'y ait point d'autres remedes que ceux-là; vous ne me les voulez pas dire.

On l'appelle encore.

Nina , Nina.

Vado, vado. Maledetta sia la matrigna.

S C E N E X I I.

F A T I M E , A R L E Q U I N ,

M A R I O , *qui arrive après.*

F A T I M E , *seule un moment.*

HOm. Voici une petite fille assez vive pour trouver sans moi d'autres re-

medes , & qui , par ignorance , pourroit bien s'en servir. Il est bon d'avertir son Pere d'y mettre ordre.

ARLEQUIN.

Signora Fatima , vos remedes ont réussi, le Seigneur Mario a baissé la Lettre cinq fois , cela lui a fait du bien. Le voici qui vient essayer du mystere , du rendez-vous, des faveurs honnêtes , & de tout le reste, & moi je vais l'observer de loin.

MARIO.

Je vous retrouve enfin, ma chere Fatime, & je dois craindre d'en mourir de joie , si j'en juge par le chagrin que m'a causé votre perte. Oui si l'espoir de vous retrouver ne m'avoit soutenu , j'en serois mort de douleur. Mais je ne veux plus m'exposer à un pareil danger. Suivez-moi , belle Fatime , je brave tout le courroux de mon Pere. Fuyons & venez assurer mon bonheur en des lieux où sa tyrannie ne pourra s'étendre.

FATIME.

Mon cher Mario , vous avez tout le mérite qui peut rendre un homme aimable , Je suis d'ailleurs persuadée de toute votre tendresse, & par dessus tout cela, je trouve ma fortune en vous épousant. Ferois-je un grand effort , & vous donnerois-je un sûr

Dij

témoignage de mon amour , en acceptant ce que vous m'offrez ? Non , je vous le prouverai mieux en surmontant le penchant que j'ai à vous suivre , & en vous donnant par là l'exemple de vaincre une passion qui vous attire le couroux de votre Pere , & vous expose au repentir. Songez à la distance infinie qu'il y a de votre sort à celui d'une Esclave. Devez-vous espérer qu'un mariage si inégal puisse être heureux ?

M A R I O.

Ah ! cruelle que vous êtes , est-ce ainsi que vous me consolez de tout ce que j'ai souffert en vous perdant ? Non , vous n'aimez point : vous conservez trop de prudence , vous vous plaisez à me poignarder , à m'affailliner par de tels sentimens.

A R L E Q U I N *à part.*

Des sentimens. Voilà les sentimens qui operent.

F A T I M E.

Hé bien vous m'y forcez , il faut vous obeir , il faut me sacrifier , car je vous le prédis , vous me haïrez un jour.

M A R I O.

Moi , je vous haïrai ? & vous pouvez le penser , fille injuste que vous êtes ?

FATIME.

Doucement, mon cher Mario, ne faites point d'éclat: quelqu'un du Village pourroit vous reconnoître; vous gêneriez tout. Les gens du logis sont à nous, nous pourrions ici nous voir en liberté, & prendre de plus justes mesures. Ne précipitez rien, de crainte de nous perdre encore une fois.

MARIO.

Ah! ma chere Fatime, vous me rendez la vie, & je me jette à vos genoux pour vous en remercier. Achevez mon bonheur & souffrez que je prenne sur votre belle main un gage de vos promesses. Me voilà l'homme du monde le plus content, vous effacez tous mes chagrins: je suis guéri.

ARLEQUIN *à part.*

Il est guéri, il est guéri.

SCENE XIII.

TRIVELIN & *les précédens.*

FATIME & MARIO *sortent*
un moment après,

TRIVELIN.

HE' vîte, Seigneur Mario, sauvez-vous; voilà votre Pere qui arrive par la porte du Jardin. Il a fait suivre des violons pour faire danser ses vandangeu-

ses, tout le monde fera ici dans un moment.

Fatime & Mario sortent.

ARLEQUIN.

Il est guéri, courage, nous allons guerir aussi. Le mystère, le rendez-vous, les faveurs honnêtes, baiser la lettre... A propos où trouverai-je une Lettre? Ha! voilà Trivelin: *Caro Trivelino, fa mi una cortesia.* N'as-tu pas sur toi une lettre?

TRIVELIN.

Une Lettre?

ARLEQUIN.

Oui, une Lettre, un Billet, un Papier écrit, n'importe.

TRIVELIN.

Oui, je crois que j'ai un Billet que je viens de recevoir d'un de mes malades qui est constipé.

ARLEQUIN.

Prête-le moi par grace.

TRIVELIN.

Qu'en veux-tu faire?

ARLEQUIN.

C'est pour l'envoier à Nina, je te la rendrai après, je te le jure. Ha! la voilà. Trivelin mon ami, porte-lui la Lettre toi-même, je t'en prie.

S C E N E X I V.

NINA , ARLEQUIN , TRIVELIN

qui sort aussi-tôt.

T R I V E L I N.

VOici quelque nouvelle balourderie
d'Arlequin qui pourra me divertir.
Ouida , je vais lui rendre le billet tout
à l'heure.

A R L E Q U I N.

Tu lui diras que c'est un rendez-vous,
un rendez-vous. Aprésent faisons le mi-
stere. *Il se cache le nez de son manteau , &
imite Mario qui se cachoit en entrant.*

T R I V E L I N.

Belle Nina voila une Lettre qu'Arle-
quin vous envoie. Il vous prie de l'atten-
dre ici.

N I N A.

Une Lettre ! que veut-il que j'en fasse ?

T R I V E L I N.

Je ne sçai ! Il va vous l'expliquer :

Trivelin sort.

N I N A.

C'est je crois pour la donner à quel-
qu'un du logis.

*Arlequin se promene misterieusement autour
de Nina.*

48. LES AMANS

NINA.

Quelles ceremonies font-ce là ? Que fais-tu donc ?

ARLEQUIN.

Paix , paix , je fais le mystere. C'est un rendez-vous, un rendez-vous; lis la lettre.

NINA lit.

Medico mio caro , ho pigliato il remedio che m'havete mandato hier sera , e sta mattina ho fatto una copiosa operatione.

ARLEQUIN.

Baïse , baïse la lettre.

NINA.

Que je baïse la lettre ? si donc , m'est avis qu'elle ne sent pas si bon que la marjolaine. Mais Arlequin, es-tu devenu fou, que veulent dire tes simagrées ?

Arlequin copie burlesquement ce que Mario a dit à Fatime.

ARLEQUIN.

Je te trouve enfin , *Cara Nina*, & le plaisir de ta perte m'auroit fait mourir , si la douleur de l'esperance ne m'avoit réchapé , mais je ne veux plus m'exposer à la colere du danger de la tyrannie des lieux. . . mais répons-moi donc ?

NINA.

Tu te moques de moi , que veux-tu que je te réponde ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah cruelle! Non vous ne m'aimez point, parce que la prudence & la barbarie de l'affliction qui assassine les sentimens... vous ne m'aimez point.

NINA.

Mais Arlequin, d'où vient ta colere?

ARLEQUIN à genoux.

Ah! belle Nina, donnez-moi la promesse du gage du baiser sur votre main blanche; & les chagrins de mon bonheur sont effacez; je suis gueri, oui je suis gueri: Et toi es-tu guerie?

NINA.

Comment guerie?

ARLEQUIN.

Le mystere, la lettre, l'opération copieuse, les sentimens; tout cela ne t'a pas guerie de l'amour?

NINA.

Guerie de l'amour? vraiment non.

ARLEQUIN.

Hélas! ni moi non plus.

Il compte par ses doigts, & dit tout haut:

Voilà pourtant tout.

NINA.

Pourquoi me demandes-tu cela?

ARLEQUIN.

Parce que ce sont des remedes pour sou-

Les Amans Ignorans

E

50 LES AMANS

lager l'amour , à ce que m'avoit promis
Fatime,

NINA.

Cela , des remèdes pour soulager l'a-
mour ? Cela ? Cela ? oh non ! je sens bien
qu'il m'en faut d'autres.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

NINA.

Ah ! voilà le Seigneur Pantalon notre
Maître qui arrive.

S C E N E I V.

PANTALON, BERTOLDO.

PANTALON.

OR ça , Bertoldo , je suis content
de toi , mes vendanges vont bien ,
j'aurai de bon vin & en abondance. J'ai
appris de plus , en arrivant , de bonnes
nouvelles sur le chapitre de Fatime ; tout
cela me rend le cœur joyeux , & je veux
que chacun s'en ressente. Fais venir toute
ta famille & toutes les filles du Village ,
voilà des Violons que je vous amène.
Que l'on danse , que l'on chante , & que
l'on se divertisse.

BERTOLDO.

*Signora Fatima , Argentina , Nina , Gi-
nietta , venite tutte.*

S C E N E X V I.

Les Personnes que Bertoldo a appellées viennent avec les Vendangeurs & les Filles du Village.

On danse.

U N V E N D A N G E U R.

E N Vendange on boit , on rit ;
On fait moisson d'allegresse ,
Le cœur même s'attendrit ,
On n'y voit plus de tigresse.
Au Printemps l'amour nous blesse ;
En Automne il nous guerit.

U N E V E N D A N G E U S E.

Après les dons précieux
De Cerés & de Pomone
Viens le jus-delicieux ,
Qu'à son tour Bacchus nous donne ;
Mais l'amour seul assaisonne ,
Les présens des autres Dieux.

On danse.

P A N T A L O N.

Allons , Nina , chantez aussi une petite chanson.

N I N A.

Oh ! Monsieur notre Maître , je suis trop honteuse.

E ij

BERTOLDO.

Allons, petite fille, obeïſſez quand le Maître le commande.

NINA.

Mais, mon pere, je n'en ſçais point.

BERTOLDO.

Chantez, Baïſe, la chanſon de Blaiſe.

NINA.

Je n'oſe.

BERTOLDO.

Si je prens des verges.

NINA *chante en tremblant.*

Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe;
Nannin, nannin, je ne ſis pas ſi gniaiſe,
Ma mere me le défend bien :
Mais, voïez le ſot Nicodeme;
La ſienne ne lui défend rien,
Que ne me baiſoit-il lui-même?

On danſe.

Fin du premier Acte.





A C T E . I I .

SCENE PREMIERE.

VIOLETTE *seule.*

T Rivelin mon mari, m'a promis de ne plus voir Argentine, la femme de Bertoldo ; mais je crains que sous prétexte de servir Mario auprès de Fatime , il ne prenne occasion de voir l'autre plus que jamais. Je ne sçais même si je n'ai point lieu d'être jalouse de Fatime , car elle me paroît bien libre & bien éveillée, & mon mari est un drôle qui aime la nouveauté , & qui ne laisse rien échaper. Je viens m'en cacher dans la maison d'une de mes amies pour observer ce qui se passe. Ah voilà les filles de Bertoldo qui s'avancent , je veux tâcher d'en apprendre quelque chose.

S C E N E I I .

NINA , GIANETTA , VIOLETTE

à part.

N I N A .

Gianetta ?

G I A N E T T A .

Plaît-il ma grand-sœur ?

E iij

N I N A.

Es-tu bonne fille ?

G I A N E T T A.

Ah ! bonne , bonne comme vous.

N I N A.

M'aimes-tu bien ?

G I A N E T T A.

Oui, quand vous ne me grondez point.

N I N A.

Si tu m'aimes bien , apprens-moi donc
quelque chose que je veux sçavoir de toi,
& je ne te gronderai jamais.

G I A N E T T A.

Voïons , quoi ?

N I N A.

Mon pere & notre belle-mere parloient
tout-à-l'heure en secret , & tu les enten-
dois, car tu étois tout contre eux ; j'ai bien
entendu qu'ils parloient de moi , qu'est-
ce qu'ils en disoient ?

G I A N E T T A.

Quelque chose qui vous fera bien aise
& moi aussi.

N I N A.

Eh quoi encore ?

G I A N E T T A.

Oh je n'ose pas vous en parler , car
vous allez tout redire.

N I N A.

Moi ? Et qu'est-ce que j'ai tant dit ?

GIANETTA.

Vous avez dit à mon papa que Monsieur Trivelin venoit chez nous quand il n'y étoit pas.

NINA.

Voiez le grand malheur ! Pouvois-je deviner que mon pere s'en fâcherait ? Eh bien dis-moi ce qu'ils disoient , & je n'en parlerai point , en verité.

GIANETTA.

C'est que *la Signora Fatima* a dit à mon papa qu'il falloit vous marier , & mon papa & maman ont dit qu'ils y alloient songer , à vous marier.

NINA.

A me marier ?

GIANETTA.

Oh oui , & tout de bon , & après cela je serai la grande fille , moi.

NINA.

O Ciel ! me marier ! me marier !

GIANETTA.

Comme vous ~~va~~ ébaubie ! Il semble que vous n'en soiez pas bien aise.

NINA.

Le Ciel m'en garde , d'être mariée.

GIANETTA.

Ah la drôle de fille ! je crois qu'elle va pleurer de ce qui fait rire toutes les autres.

E iij

NINA.

Eh ! sçais-tu ce que c'est que le mariage , innocente ?

GIANETTA.

Si je le sçais ? oüi, oüi, je le sçais bien.

NINA.

Eh ! où l'as-tu appris ?

GIANETTA.

Où je l'ai appris ? je l'ai appris en jouant à la Madame.

NINA.

En jouant à la Madame ? Qu'est-ce que ce jeu-là ?

GIANETTA.

Oh dame ! C'est un jeu qui est bien joli. Tenez , voilà comme nous y jouons, avec mon frere Pierrot & mes petites Compagnes. Premièrement c'est Pierrot qui fait le Monsieur ; & puis après : premièrement, c'est moi qui fais la Madame. Et puis après le Monsieur fait l'amour à la Madame.

NINA.

Comment l'amour ? Tu sçais aussi ce que c'est que l'amour ? Je n'en sçais rien moi.

GIANETTA.

Euh ! que vous êtes ignorante pour une grande fille.

N I N A.

Eh bien ; le Monsieur fait l'amour à la Madame, après ?

G I A N E T T A.

Oüi, il me fait l'amour à moi, & puis après on fait la nôce. Et puis après le Monsieur & la Madame vont dormir ensemble.

N I N A.

Dormir ?

G I A N E T T A.

Oüi, dormir. Ne sçavez-vous pas que maman dit que mon vieux papa dort toujours ?

N I N A.

Mais dormir ! eh bien, ensuite ?

G I A N E T T A.

Ensuite je deviens la maman moi, & puis après vient la nourrice qui donne à tetter à l'enfant.

N I N A.

A l'enfant ? eh d'où est-il venu, cet enfant ?

G I A N E T T A.

D'où il est venu ? il est venu en dormant.

N I N A.

En dormant ? mais . . . en dormant !
Elle hoche la tête.

G I A N E T T A.

Dame vla pourtant comme on joue

à ce jeu-là. Demandez à Pierrot mon mari.

N I N A.

A propos de mari , as-tu entendu nommer qui sera le mien ?

G I A N E T T A.

Oh dame non ; ils disoient seulement qu'ils y vont songer.

N I N A.

Gianetta , ma mie Gianetta , va encore écouter , je te prie.

G I A N E T T A.

Ho je suis lasse d'écouter , allez-y vous-même , ce sont vos affaires.

N I N A.

Helas ! Ma chère petite sœur.

G I A N E T T A.

Non vous dis-je , on se méfieroit de moi. Tenez , allez tout doucement vous mettre tout contre la porte , pour voir si vous n'entendrez rien ; je resterai ici , & si vous n'entendez rien , j'irai moi-même & j'entrerais.

N I N A.

Attens-moi donc-là.

G I A N E T T A.

Oùï , oùï , allez.

SCENE III.

VIOLETTE, GIANETTA.

GIANETTA.

ON sçauroit tôt ou tard que je lui aurois tout dit, car elle est si bête, si bête, qu'à ne sçauroit rien taire: Et puis je serois grondée; j'ai bien affaire de cela, moi. Encore si c'étoit moi qu'on voulût marier, ho j'écouterois. Vertuchou!

VIOLETTE.

Bondi, Gianetta, Bongiorno.

GIANETTA.

Bondi, Signora Violetta.

VIOLETTE.

Comme tu deviens grande! tu l'es bien-tôt autant que ta sœur!

GIANETTA.

Ho si je ne suis pas aussi grande qu'elle, j'en sçai bien aussi long.

VIOLETTE.

Je le crois, tu es une fine mouche; Comment se porte-t-on chez toi?

GIANETTA.

Nous avons tous bon appetit.

VIOLETTE.

On m'avoit pourtant dit que ta maman Argentine étoit incommodée?

60 LES AMANS

GIANETTA.

Non, elle n'a point d'autre incommodité
que mon papa, qui la gronde toujours.

VIOLETTE.

Pourquoi donc la gronde-t-il toujours?

GIANETTA.

Parce qu'il est vieux.

VIOLETTE.

Non, non, il y a quelqu'autre raison
que tu ne dis pas,

GIANETTA.

Il ne faut pas tout dire.

VIOLETTE.

C'est parce qu'elle a quelque Amant ;
dis la vérité, car aussi ne faut-il pas
mentir.

GIANETTA.

Quand on ne dit rien, on ne ment pas.

VIOLETTE.

Trivelin m'a pourtant dit qu'elle étoit
malade, & qu'il l'alloit voir.

GIANETTA.

Signora Violetta, vous avez là un
beau mouchoir.

VIOLETTE.

Il est à ton service, mais, répons-moi
donc ?

GIANETTA.

C'est dommage de se moucher là dedans,

il vaudroit mieux en faire un fichu.

VIOLETTE.

Hé bien, si tu veux m'avouer la vérité, je te le donnerai pour t'en faire un.

GIANETTA.

Il me seroit trop grand.

VIOLETTE.

Non, non, il t'iroit fort bien. Tu serois belle avec cela : Dis-moi où est mon mari, & je te le donne.

GIANETTA.

Voïons auparavant si le fichu m'ira bien.

VIOLETTE.

Volontiers, tout à l'heure essaïons. Ah que cela te sied bien ! te voilà une grande fille. Hé bien veux-tu me dire où est Trivelin ?

GIANETTA.

Et si je vous le dis, le fichu est à moi ?

VIOLETTE.

Oùi, il est à toi.

GIANETTA.

Pour toujours ?

VIOLETTE.

Pour toujours.

GIANETTA.

Hé bien je vais vous le dire, mais vous ne direz point que je vous l'ai dit.

VIOLETTE.

Non jamais.

62 LES AMANS

GIANETTA.

Jurez en verité.

VIOLETTE.

En verité.

GIANETTA.

Votre Mari est . . Voions si on ne m'entend point . . . [*Elle s'écarte de Violette.*]

Votre Mari est dans sa chemise. Adieu le fichu est à moi.

VIOLETTE.

Ah ! la petite masque, elle m'a attrapée :
Mais je vois Fatime , observons tout.

S C E N E VII.

FATIME, VIOLETTE à part.

TRIVELIN peu après.

FATIME.

JE suis impatiente de scavoir ce qu'aura fait Trivelin chez le Pere d'Arlequin où il est allé. Ha , le voici qui en revient.

TRIVELIN.

Le Pere d'Arlequin est charmé de l'honneur que vous lui faites de vouloir épouser son fils. Il m'a donné son consentement avec une joie que je ne puis vous exprimer. Mais je vous l'ai déjà dit, vous n'obtiendrez pas de même celui d'Arlequin, il est trop feru de Nina , & trop bête pour n'être point obstiné,

F A T I M E.

C'est par sa bêtise même que je ferai réussir la chose. Voici comme : il ne sçait rien & n'a jamais vû que ses Chèvres. Il ignore aussi-bien que Nina , que ce n'est qu'en s'épousant qu'ils peuvent être heureux. Je vais l'en instruire, & sous prétexte de lui montrer ce qu'il faut faire pour se marier avec elle, je l'épouserai moi-même, & la feinte deviendra une vérité. J'ai déjà dit mon dessein au Seigneur Pantalon, qui a bien ri de mon adresse. Nous aurons peut-être besoin de la tienne.

T R I V E L I N.

Vous devez être sûr de mon zèle. Mais je vous prie de faire en sorte que Mario ne sçache jamais que je trempe là dedans. La trahison que je lui fais sent les coups de bâtons comme tous les Diables. Mais que ne risquerois-je point dans l'espérance de vous fixer en ce Village , & de pouvoir jouir quelquefois de la présence d'une si belle personne ?

F A T I M E.

Je te tiendrai compte de tout ce que tu fais pour moi.

T R I V E L I N.

Si en revanche vous vouliez me donner le moyen de parler un moment à Argentine, ..

VIOLETTE *à part.*

Ne l'ai-je pas dit ?

F A T I M E.

Ah, ah tu me donnes-là une jolie commission !

T R I V E L I N.

Mademoiselle, je vous prie de croire que je n'ai point de mauvaise intention.

V I O L E T T E *en fureur.*Allez donc Mademoiselle, allez lui querir Argentine. *Corpo del diavolo* : Si je sçavois que vous voulussiez vous en mêler, je vous devisagerois.

F A T I M E.

: *Obimé ! c'est une furie que cette femme-là. Sauvons-nous.*: *Fatime se retire au fond du Théâtre.*

V I O L E T T E.

: Comment, traître ! Comment, scelerat ! tu n'es pas content de m'être infidèle, tu trahis encore le Seigneur Mario ! car j'ai tout entendu, & je vais sur le champ l'informer de toutes tes fourberies.

*Le reste de la Scene est en Italien & se joue
impromptu.*T R I V E L I N *se jette à genoux, tâche de
l'appaiser. Violette continue.*: Non, non, je veux me venger une bonne fois de tes infidelitez, & de tous les
coups

coups que tu m'as donnez injustement. Je n'en aurai jamais une si belle occasion.

TRIVELIN. redouble ses soumissions & Violette calme un peu sa colere sur la promesse que lui fait son mari de lui être désormais fidele, si elle cache à Mario ce qu'elle sçait de la trahison.

Oùi dit-elle , je me tairai , mais tu feras bien de charier droit. Au logis , vite que l'on m'obéisse.

S C E N E V.

F A T I M E revient & ARLEQUIN
un peu après.

F A T I M E.

L'Orage est passé ; mais je crains que cette femme-là n'ait entendu quelque chose de mon dessein , & que dans la colere , elle n'en avertisse Mario. Au bout du compte , je me console , car la croiroit-il ? Le moien de s'imaginer qu'il y ait au monde un homme aussi bête qu'Arlequin ? Mais le voici.

A R L E Q U I N.

Oïbo , Signora Fatima ! Vous vous moquez de moi avec vos remedes. Tout cela ne vaut rien , & c'est fort mal à vous de rire ainsi aux dépens d'un pauvre garçon

Les Amans Ignorans.

F

66 LES AMANS
qui est affligé du mal d'amour.

F A T I M E.

Mon cher Arlequin. Mes secrets sont fort bons, puisqu'à tes yeux même ils ont soulagé Mario. Il faut que tu t'y sois mal pris pour t'en servir. Voïons comme tu as fait ?

A R L E Q U I N.

J'ai fait ponctuellement tous mes cinq doigts, & tout ce que j'ai vû faire au Seigneur Mario; & tous ces remedes-là ne font que de l'onguent miton mitaine.

F A T I M E.

Ho bien pour le coup je vais t'en donner un qui réussira; car afin que tu n'y manques en rien, je me donnerai la peine de te conduire moi-même pendant toute l'operation.

A R L E Q U I N.

Comment appelez-vous ce remede-là ?

F A T I M E.

Il Matrimonio. Le Mariage.

A R L E Q U I N.

Che cos'è, sto Matrimonio ?

F A T I M E.

C'est un remede, te dis-je, qui guérit à coup sur : Mais qui en guérit bien. Demande à tous ceux qui l'ont éprouvé.

ARLEQUIN.

Come si fa , sto Matrimonio ?

FATIME.

Est-il possible que tu ne connoisse pas le mariage ? N'as-tu jamais été à la nôce ?

ARLEQUIN.

A la nôce ? n'est-ce pas où l'on est brave ? où l'on boit , où l'on mange tant & tant , où l'on danse aux violons ?

FATIME.

Justement.

ARLEQUIN.

Et puis encore le lendemain où l'on porte le broüet , & où l'on recommence à faire grand'chere ?

FATIME.

T'y voilà.

ARLEQUIN.

Quoi ! c'est là l'operation du mariage ?

FATIME.

C'en est une partie , du moins.

ARLEQUIN.

Ho je m'accommoderai bien de cette operation : cela vaut mieux que les Lettres , les rendez-vous , les sentimens & toute ste bagatelle.

FATIME.

Il y a encore quelques ceremonies à faire avant la nôce , & c'est-là le plus diffi-

Fij

cile. Or comme tu as la tête un peu dure, je veux les repeter avec toi, & faire comme si je voulois t'épouser.

ARLEQUIN.

Mais repeterons-nous aussi la nôce ?

FATIME.

Oui, nous repeterons tout, & quand tu seras bien instruit, tu feras le remede avec Nina.

ARLEQUIN.

Ah ! que je vous serai obligé. Nous ferons la nôce, ce remede-là me charme. Et le lendemain ?

FATIME.

Et le lendemain. Va donc te faire brave, comme si tu voulois te marier. Je vais avertir le Seigneur Pantalon qui se divertira beaucoup à voir cette Comedie.

ARLEQUIN.

Où est-il, le Seigneur Pantalon ?

FATIME.

Il est au logis avec le Seigneur Lelio, un de ses amis, qu'il n'avoit vû depuis long-tems. Ha ! les voilà qui viennent. Va dis-je t'orner pour la nôce, j'en vais faire autant.

S C E N E V I.

LELIO, PANTALON, FATIME,
BALORDINO.

PANTALON.

Tenez mon ami , voilà Fatime , dont je viens de vous raconter l'histoire, la plus vertueuse fille que je connoisse, & à qui j'ai tant d'obligations.

FATIME.

Monsieur, ne parlons point de cela, songeons plutôt à terminer l'affaire. Je viens de disposer Arlequin à tout: Hâtons nous d'en profiter ; car je vous déclare ma foiblesse , je ne répondrois pas toujours de moi. Je sçais que je vais mettre votre fils au désespoir : cela me touche , car je l'aime ; mais j'aime encore plus mon devoir, & ne veux point l'obliger à s'écarter du sien, ni à mériter votre colere.

LELIO.

Ma chere fille , vous avez raison. J'ai éprouvé moi-même que les mariages faits sans le consentement d'un pere, sont toujours malheureux. Etant jeune , j'épousai en secret une Demoiselle à qui il ne manquoit que du bien. Mon pere eut vent de nos amours; & pour empêcher un mariage

qu'il ne croïoit pas encore fait, m'obligea de faire un voïage au Levant. Je fus pris dans la traverse & conduit aux sept Tours d'où je ne suis échapé que par miracle. Je reviens en ma Patrie chercher ma femme & un enfant que j'avois d'elle, & que nous avions laissé en pension chez Balordino, l'homme que vous voïez, qui est Tabellion du prochain Village; mais j'ai trouvé ma femme & ma fille mortes, & vous m'en voïez pleurer la perte. Voilà le succès d'un mariage clandestin.

PANTALON.

Seigneur Lelio, vous voilà, grâce au Ciel, revenu en bonne santé. Vous avez retrouvé d'ailleurs tous vos biens. Vous êtes encore assez jeune pour contracter un mariage plus heureux : consolez-vous.

LELIO.

Non, je renonce au mariage pour toute ma vie.

FATIME.

Seigneur Lelio, ne songeons plus au passé. Ma nœce avec Arlequin va dissiper du moins pour un temps tous vos chagrins, vous n'aurez jamais vû telle Comédie.

BALORDINO.

Signor Lelio, par parenthese, & pour

IGNORANS.

71

vous divertir , parlez un peu au Seigneur Pantalon de mon mariage.

LELIO.

A propos , voici le Nourrissier de ma defunte fille qui est veuf , & voudroit se remarier. Il n'est ni fort beau ni fort jeune comme vous voiez ; mais il est riche , il a vû Nina , & par votre faveur voudroit bien l'obtenir. Il m'a conduit ici , plein de l'esperance que je pourrois le servir auprès de vous dans son dessein.

FATIME.

Ouais , il faut toujours des tendrons à ces vieillards.

BALORDINO.

Mademoiselle , quand l'appetit est assoupi , il faut bien quelque chose qui le reveille.

PANTALON.

Mais *Cara Fatima* , voilà ce qu'il te faut. Il emmeneroit Nina dans son Village , Arlequin ne la verroit plus ; & tu ferois débarrassée d'une rivale.

FATIME.

J'apperçois la femme de Trivelin là-bas avec Monsieur votre ~~ami~~ s. Rentrons au logis , & ignorez qu'il soit ici jusqu'à ce que l'affaire soit faite.

SCENE VII.

MARIO, VIOLETTE.

VIOLETTE.

O Ui, je l'ai entendu de mes propres oreilles. Fatime, sous prétexte d'instruire Arlequin des ceremonies du mariage, va l'épouser elle-même. Braccolino y consent, & mon traître de mari, au lieu de vous avertir de la fourberie, tâche à la faire réussir, se flattant peut-être de mettre un jour Fatime au nombre de ses bonnes fortunes, & le mariage se va faire tout à l'heure.

MARIO.

Mais cela est incroyable! Comment est-il possible qu'Arlequin ne s'apperçoive pas de la trahison?

VIOLETTE.

Vous ne le connoissez donc gueres! c'est un innocent, une bête à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut. Mais au moins, que mon Mari ne sçache point que je vous ai dit cela, il m'affommeroit.

FATIME.

Il mériteroit d'être roué de coups lui-même. Si je le tenois, dans la colere où je suis... mais non, pour l'amour de vous je ne lui ferai rien.

VIOLETTE.

VIOLETTE.

Quand vous lui donneriez pourtant quelques bastonnades , pour me vanger des coups qu'il me donne tous les jours , il n'y-auroit pas de mal ; mais point trop fort , & seulement sur les épaules.

MARIO.

Il aura de la peine à en échapper, mais songeons au plus pressé. Je vais à mon tour profiter de l'ignorance d'Arlequin pour le dégoûter du mariage , & l'engager, si je puis, à me suivre pour le garantir de la fourberie qu'on veut lui faire , & dont je l'avertirai : s'il résiste, j'ai à deux pas d'ici des gens prêts pour l'enlever.

VIOLETTE.

Le voila qui vient , je me retire.

S C E N E V I I I.

MARIO, ARLEQUIN *orné
ridiculement.*

MARIO.

Comment ! mon cher Arlequin , te voila bien beau.

ARLEQUIN.

Est-il vrai , me trouvez-vous beau comme cela ?

MARIO.

Beau, te dis-je , comme défunt Nar-
Les Amans Ignorans. **G**

ciffe. Où vas-tu donc si brave ?

ARLEQUIN.

Je vais prendre une leçon de mariage.

MARIO.

Une leçon de mariage ! Que veut dire cela ?

ARLEQUIN.

Oui , me faire apprenti mari.

MARIO.

Je ne t'entends point.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne sçavez peut-être pas que Nina & moi , nous sommes malades aussi-bien que vous , d'une colique amoureuse. La Signora Fatima nous avoit donné comme à vous , des secrets pour la soulager. Chez-vous ses secrets ont réussi ; mais chez nous, néant. Et elle va nous en donner une autre qui nous guérira tout-à-fait.

MARIO.

Quel est-il celui qu'elle va vous donner ?

ARLEQUIN.

Il Matrimonio.

MARIO.

Oibo ! il Matrimonio. La Signora Fatima est une fourbe qui se moque de vous & de moi , tous ses secrets ne valent rien.

ARLEQUIN.

Mais il me sem ble que je vous ai vû guéri.

M A R I O.

Il est vrai que d'abord je croïois l'être ;
mais il n'en est rien. Au contraire je suis
beaucoup plus mal qu'auparavant,

A R L E Q U I N.

Helas ! & nous aussi.

M A R I O.

Eh ! mon pauvre garçon , ce remede-là est le pire de tous. Il est vrai qu'il empoisonne l'amour , qu'il le tue & l'anéantit dans le cœur ; mais c'est pour y faire naître en sa place les dégoûts ou la jalousie , qui sont des maux mille fois plus cruels.

A R L E Q U I N.

Les dégoûts ! Qu'est-ce que les dégoûts ?

M A R I O.

C'est un changement total qui se fait dans le cœur & dans les yeux d'un mari. Par exemple , le plaisir que tu sens à présent à voir Nina , se changeroit en un ennui mortel de la voir toujours. Tes yeux qui apperçoivent en elle des beautés plus qu'elle n'en a peut-être , n'y verroient pas alors celles-mêmes qu'elle pourra conserver. Elle te paroîtroit à la fin la plus insipide de toutes les femmes.

A R L E Q U I N.

Non , cela n'est pas possible , Nina me

paraîtra toujours belle assurément.

MARIO.

Hé bien , si elle te le paroïsoit encore , ce ne seroit que par le secours de la jalousie , qui ne reveilleroit ton amour , que pour t'en faire un poison. Tu craindras à tout moment qu'on ne t'enleve son cœur. Les moindres apparences confirmeront tes soupçons. Tu deviendras fou, & fou furieux.

ARLEQUIN.

Ohime ! furieux ?

MARIO.

Oui , tu voudras battre & assommer tous ceux qui approcheront de ta femme : Voilà le remede que Fatime te prépare.

ARLEQUIN.

Oui ! c'est-là son remede ? & moi je ne m'en servirai point. Je veux bien essayer de la nôce avec elle, & apres cela , zeste, je m'enfuirai.

MARIO.

Mais il ne sera plus tems , tu seras pris. Car c'est tout de bon que Fatime veut t'épouser , parce que ton Pere est riche , & qu'elle n'est qu'une pauvre Esclave. Viens avec moi , je vais te mener au Jardin que Trivelin a là-bas sur le rivage. Violette nous y attend , avec une colla-

tion qui vaudra mieux que la nôce. Et de là je te menerai à un Medecin qui a les meilleurs secrets du monde pour notre maladie.

ARLEQUIN.

Fatime dit qu'elle ne veut que m'instruire, & que j'épouserai Nina ensuite.

MARIO.

Je te dis que ce n'est qu'une fourberie pour te separer de Nina tout-à-fait.

SCENE IX.

NINA, MARIO, ARLEQUIN.

NINA.

AH! *caro* Arlequin, je suis perduë, on me veut marier avec ce vieux grigou de Balordino, ce vilain Tabelaion : fuions, Fatime est une traîtresse.

MARIO.

Eh bien, reconnois-tu à present la trahison? Fatime veut t'épouser pour t'empêcher de voir jamais Nina: Fatime veut la donner à Balordino, afin qu'il l'emmenne en son Village, & qu'elle ne te voie de sa vie. Te l'ai-je dit?

Ici Arlequin entre par degrés dans une fureur si violente qu'il ne connoît plus personne, & veut battre Mario même qu'il prend pour Balordino.

Comment, ce vilain Notaire vient m'enlever Nina , ma chere Nina que je couve des yeux depuis dix ans ! Ah ! *Becco maledetto* , avant que cela arrive je t'étranglerai , je te dévorerai , je te . . . Où est-il que je l'assomme ? Ah le voilà !

MARIO.

Doucement donc , Arlequin , tu te trompes , je suis ton ami , & non pas le Notaire. Eh bien tu le vois , tu le sens , voilà le mariage qui commence à operer en toi. Te voilà jaloux , te voilà furieux. N'éprouves-tu pas l'effet de la jalousie ?

ARLEQUIN.

Ohime ! je suis jaloux , il est vrai , je le sens. Ah Ciel ! je suis jaloux. *Cara Nina* me voilà jaloux. Ah ! *Fatima perfida*.

NINA.

Monsieur , il est jaloux , dit-il , quelle maladie est-ce là ?

MARIO.

C'est une colere horrible , une fureur contre ceux qui veulent nous enlever ce que nous aimons.

NINA.

Ah , je suis jalouse aussi , je le sens bien ; depuis que Fatime veut apprendre le mariage à Arlequin.

ARLEQUIN.

Comment ! tu es jalouse aussi , toi ?

N I N A.

Oui affûrement. Ah Ciel ! voilà encore une maladie que je ne connoissons pas.

M A R I O.

Fuïez , mes enfans , avant que le mal augmente.

A R L E Q U I N.

Signor Mario....

N I N A.

Comment , c'est-là le Seigneur Mario ? Je vous demande pardon, Monsieur, je ne vous ai pas reconnu d'abord.

A R L E Q U I N.

Signor Mario. Il me vient une fantaisie de malade. Il me semble que si je donnois une cinquantaine de coups de bâton à ce maudit Tabellion , je serois soulagé.

M A R I O.

Je le crois , mais cela n'est pas permis. Venez , venez , suivez-moi tous deux, je vous guerirai.

A R L E Q U I N.

Non , je ne me soucie ni des nôtces ni du festin , ni de la danse , ni du lendemain. Je veux donner cent coups de bâton à Balandino , ce sera pour moi des noccs. Ah le voilà.

M A R I O.

Je crains que ta colere ne t'emporte

trop loin , vien , vien. Nina prenez-lui l'autre bras.

S C E N E X.

BALORDINO, ARLEQUIN

un moment après.

BALORDINO

JE suis le plus content de tous les hommes. J'ai obtenu Nina pour femme. Le Seigneur Pantalon & tous les Parens ou Témoins vont s'assembler ici pour signer le Contrat. J'aurai une femme jeune, jolie, que j'aime comme un fou. Oh ! que nous verrons bien-tôt des fruits de notre mariage.

ARLEQUIN *vient en secret & le presse.*
Tiens, en voilà des fruits de ton mariage.

BALORDINO *fuit en criant :*

A l'aide , au meurtre , *aïuto, aïuto.*

ARLEQUIN.

Ah ! je sens que cela m'a fait du bien , me voilà guéri à demi. Allons à présent à la collation.

S C E N E X I.

PANTALON, LELIO.

BALORDINO *revient un peu après.*

PANTALON.

IL me semble avoir entendu ici quelque bruit.

L E L I O.

Ce n'est rien apparemment. Je reviens donc à ce que nous disions, & je vous félicite, Seigneur Pantalon, d'avoir trouvé tant de vertu, & tant de résolution dans Fatime.

P A N T A L O N.

Je vous avoue, que pour peu qu'elle fût d'une condition plus proportionnée à celle de mon fils, n'eût-elle aucun bien, j'en ferois sa femme.

L E L I O.

Elle le mérite. Mais ce qu'elle dit de son enlèvement est-il vraisemblable ? Les Turcs osent-ils approcher de si près de Venise ?

P A N T A L O N.

Quelquefois, mais rarement. Ils viennent avec des petits bâtimens légers & qui prennent peu d'eau. Ils rasent le rivage, mettent pied à terre le soir; prennent ce qu'ils peuvent : Tantôt de jeunes filles qu'ils vont vendre à Constantinople; tantôt des Citadins ou des Nobles, dont ils tirent ensuite de bonnes rançons; & quand ils ont fait leur coup, ils se sauvent à la faveur de la nuit, sans que nos Galeres puissent les attraper, car elles n'osent approcher si près de terre.

LELIO.

Mais ne craignez-vous rien à présent, que nous sommes en Guerre avec la Porte?

PANTALON.

Non, car nous ne sommes qu'à un mille de Ravenne, où nous avons bonne garnison; & il y a long-temps qu'on n'a vû paroître de Corsaires dans le Golphe.

LELIO.

Ne vous fiez pas à cela: ces gens-là viennent lors qu'on y pense le moins; leur métier est de surprendre.

PANTALON.

Au pis-aller, je ne veux pas rester ici long-tems, & je retourne à Venise dès que j'aurai marié Fatime. Ha, là voilà.

S C E N E XII.

FATIME, PANTALON,
LELIO, BALORDINO

vient un moment après.

FATIME.

ME voilà brave comme une mariée. Qu'en dites-vous, ne suis-je pas assez belle pour un Païsan?

PANTALON.

Cara Fatima. Vous méritez sans doute un meilleur sort; aussi vous ferai-je tout le bien que je pourrai, & dès-à-présent

je vous donne mille écus , en faveur de votre mariage.

F A T I M E.

Je vous remercie , je suis assez riche. Donnez-les à Nina pour la dédommager du tort que je lui fais.

L E L I O.

Je ne puis m'empêcher d'embrasser une fille si genereuse Mais que vois-je ? O Ciel ! belle Fatime , d'où vous vient cette chaîne ?

F A T I M E.

Du Corsaire Barbanera qui la mit entre mes ornemens en m'envoiant à Constantinople.

*Ici Balordino qui est entré un peu après eux ,
approche & est attentif.*

L E L I O.

Ne vous souvient-il pas du nom de votre Pere ?

F A T I M E.

Non , car à cinq ans je ne l'appellois que mon Papa. A peine me souvient-il du mien.

L E L I O.

Comment vous appelloit-on ?

F A T I M E.

Je crois que mon nom étoit Flaminia , que l'on a changé à Alger en celui de Fatima.

Ici Balordino se jette aux pieds de Lelio.

BALORDINO.

Ah Seigneur Lelio je vous demande pardon de la menterie que je vous ai faite. Votre fille n'est pas morte, la voilà.

LELIO.

Je le crois déjà parce que je le sens. Pourquoi donc m'as-tu dit qu'elle étoit morte?

BALORDINO.

Parce que je craignois le reproche de n'en avoir pas eu assez de soin, & parce que j'ai crû que vous seriez moins affligé de la croire morte, que de la sçavoir Esclave & Musulmane.

LELIO.

Comment fut-elle enlevée?

BALORDINO.

On me l'arracha des bras comme je la promenois le soir sur le rivage un jour de fête. Je l'avois ornée de cette chaîne que sa mere lui avoit laissée.

PANTALON.

Seigneur Lelio, à quoi reconnoissez-vous cette chaîne?

LELIO.

Aux chiffres & à la devise qui sont sur la médaille. Ah! ma chere fille, je commence à connoître en toi tous les traits de ta mere; & en jouissant de tout l'amour que tu mérites, tu hériteras enco-

re de toute la tendresse que j'eûs pour elle.

S C E N E XIII.

A ces mots paroît le Corsaire Barbanera suivi de Soldats Turcs , tous le Sabre à la main. Ils se saisissent de tous les Acteurs. Pantalón veut crier , Barbanera lui dit en le menaçant de le tuer.

T *Azzir , tazzir. Se ti parlar mi taillar testa.*

F A T I M E à part.

Oùi , c'est mon Corsaire , je le reconnois, c'est Barbanera lui-même. Feignons d'en être bien-aise. *O Caro Padron, ecco Fatima la tua figlia. O che star mi contenta !*

B A R B A N E R A.

Fatima , star ti Fatima , mi trovar qua encor una volta Fatima. O che star mi felice !

F A T I M E.

Mi , mi star felice. Ti liberar mi delle mani di sti Giaour; ti volir mi far Sultana, caro Padron.

P A N T A L O N.

Aïnto , aïuto.

B A R B A N E R A.

Mi levar ti lo capo con la schiabbola.

F A T I M E.

No mattar , no mattar , no ; star nobil Venetiano. Bona ranzone. (Elle dit aux

36 LES AMANS

Chrétiens] Taisez-vous tous , & vous consolez. Barbanera & ses gens sont tous des ivrognes. Nous avons de bon vin. Je vais vous les livrer tous yvres morts. *Si Forfanti, si Giaours.*

BARBANERA.

Che dir ti asti forfanti?

FATIME.

Dir mi , che son tutti Giaour , & chi Mussulmani son virtuosi. Viva i Mussulmani, Viva Barbanera.

LES TURCS.

Chantent en Chœur.

D *Alla Matina à la Sera ,
Viva , viva Barbanera ,*

ENTRÉE DE TURCS.

BARBANERA.

Sta volta , ti star Sultana.

FATIME.

E mi ti far ricco, ricco. Sta casa star piena d'oro, d'argento é d'ogni roba preziosa. Trivelino. Lasciar questo in liberta, é mio schiavo fedel, vol far si Mussulmano. Trivelino. Condur sti bravi Mussulmani allo gioie ; aprir le porte. Fais-les passer par le cellier & va avertir Mario.

Les Turcs suivent Trivelin , hors ceux qui gardent les Prisonniers.

BARBANERA.

Niente garnizone qua , niente soldati :

FATIME.

Joc , Joc , niente , niente garnizon. Star in liberta.

BARBANERA.

Mi voler darti per schiava una zitella qu'haver pigliata Rustan. Condur qua sta zitella. Condur.

SCENE XIV.

On amene Nina & Arlequin prisonniers des Turcs.

FATIME.

HA ha ! c'est Nina. *Mi connofeir , star trop bella per esser mia schiava , mi far Sultana encor sta zitella.*

ARLEQUIN.

Ancora mi , voglio esser Sultano. Che no voglio lasciar mia Nina , mai , mai.

BARBANERA.

Via , via. Chi star sto matuo ?

FATIME.

No far male à lui , no. Star mio amico. Amar sta zitella. Amor l'haver fatto impazzir : no far male , mi ti pregar.

BARBANERA.

Mi non haver fatto niente male à lui , niente : lui venir meco per forza : voler seguir noi sempre.

FATIME.

Arlequino, vol tu venir meco à Stambul , à Constantinople?

ARLEQUIN.

Si si, voglio andar dovunque andara la mia Nina.

BARBANERA.

Star buffon starliquin , star bellhumore , venir venir à Stamboul , haver ti una bella Carica , mi ti far Guardiano di Fatima é di sta zitella.

ARLEQUIN.

Ti mi far Guardiano di sta zitella? ô che gusto ! comme si chiama sta bella Carica.

BARBANERA.

Eunucho nero.

ARLEQUIN.

O cheallegria ! é pur una bella carica , signor Mostachio , quella d'Eunucho nero?

BARBANERA.

Si si bella , ma cara , cara.

SCENE XV.

Les Turcs reviennent yvres chargez de bardes & de bouteilles. Barbanera veut goûter du vin , & petit à petit se met en train de boire par l'adresse de Fatime.

BARBANERA , aux Turcs.

O *Imbriachi vituperosi , é così bevete come porchi ?*

FATIME.

FATIME.

*No gridar, Padron, no gridar, provar
sto vino, provar.*

BARBANERA.

E bono, Fatima, sto vino.

FATIME.

Ha! ha! no star cativo, certo.

BARBANERA.

*Bono veramente; star bono, é ti, Fatima,
bever meco.*

FATIME.

Se cosi lo voler ti, volontieri.

BARBANERA.

Niente garnizione qua?

FATIME.

No no, Joc joc: mi già haver dir à ti.

BARBANERA.

*Su su, bevir, cantar, balar, goder, star
allegri.*

FATIME.

Se bevir con mi,

Mi bever con ti,

Ti no lo dir al Musi;

Mi no lo dir al Musti.

*Un Turc & une Turque repetent ces Vers
en duo. Les Turcs dansent yvres, & tombent.
Les Italiens se déchainent, & enchainent les
Turcs repoussez & au fond du Theatre, la Fer-
Les Amans Ignorans. H*

me se rejoint & fait disparaître tout le monde.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

MA fille, les Corsaires sont en lieu sûr, bien enchaînez, bien gardez, nous n'avons plus rien à craindre, & j'ai quelque chose à te dire.

FLAMINIA.

Signor Padre, avant toutes choses, tirez-moi de peine, je vous prie : dites-moi ce qu'a fait Mario, ce qu'il est devenu ?

LELIO.

Le voici en deux mots. Arlequin & Nina de crainte d'être mariez fuïoient vers le rivage, Mario les suivoit de loin quand les Corsaires en sortant de leur barque se sont emparez à ses yeux de Nina, qu'Arlequin a voulu suivre. Mario ayant remarqué qu'ils ne laissoient que quatre hommes pour la garde de leur petit bâtiment, a encouragé quelques Païsans qui les suivoient ; les a fait armer à la hâte de fleaux, de haches, de

I G N O R A N S. 91

quelques fusils , & de ce qu'ils ont pu trouver; est fondu à leur tête sur la garde, a tout tué, & pour ôter la retraite aux autres, a fait couler bas la barque à coups de hache. Il est à présent occupé à donner des ordres pour faire venir quelques troupes de Ravenne pour y conduire les Corsaires , & cependant veille à leur garde.

F L A M I N I A.

Ah ! je respire. Sçait-il qui je suis ?

L E L I O.

Il étoit trop occupé pour l'en pouvoir informer, va le faire toi-même: attends, attends, tu es bien pressée : tu l'aimes donc ?

F A T I M E.

Je crois qu'après ce que je lui dois, vous me permettrez de dire que je l'aime.

L E L I O.

J'en suis charmé: j'avois là-dessus quelque scrupule ; car , comment pouvois-tu te résoudre à épouser Arlequin ?

F A T I M E.

Quand on ne peut obtenir ce qu'on aime , tout le reste des hommes nous devient indifférent ; tous sont égaux pour nous. Je vous avouerai pourtant que l'innocence d'Arlequin , ses petites manières ingénues , son humeur enjouée , son cœur tendre & fidele , sa petite taille

H ij

même , assez fine & assez jolie , tout cela , quoique peu capable de me consoler , ne laissoit pas de flater mon caprice. Le bonheur de Nina me faisoit presque envie : je sentoís un petit plaisir jaloux à le troubler. Quelle injustice ! non , je ne puis y penser sans me haïr moi-même.

LELIO.

Eh bien , ton Roman, tes aventures , ta Comedie , voila tout fini par ta reconnaissance , & bientôt par ton mariage.

FLAMINIA.

Non, mon pere, s'il vous plaît , le dénouement est plus loin que vous ne pensez.

LELIO.

Pourquoi donc ?

FLAMINIA.

Parce que je me suis fait un devoir de ne me point marier qu'après qu'Arlequin & Nina le feront , ils sont les vrais heros de la Piece.

LELIO.

Tu me paroís un peu capricieuse ; je reconnois mon sang ; je me mariaí autrefois par quelque espece de caprice : mais il est aisé de te contenter.

FLAMINIA.

Hom . . pas tant que vous pensez , car

j'ai compris par les discours d'Arlequin & de Nina , que Mario les avoit furieusement dégoûté du mariage , & quand des esprits foibles font frapez d'une opinion, on a bien de la peine à les en guerir.

L E L I O.

Je sçavois déjà tout ce que tu viens de me dire ; aussi vais-je de ce pas instruire le Notaire du village d'un dessein comique qui m'est venu dans l'esprit , & ce Notaire de concert avec un Opérateur arrivé d'hier ici pour la Foire , sçaura bien les y déterminer si nos raisons n'y peuvent réussir : c'est un divertissement que la saison permet. Je vois nos Amans qui s'avancent ; va instruire le tien de ton bonheur , je reviens à eux dans un moment.

S C E N E I I.

ARLEQUIN & N I N A

Entrent d'un air triste & rêveur : Gianetta les va regarder sous le nez l'un après l'autre , en se moquant d'eux , & s'écrie en éclatant de rire..

G I A N E T T A.

A H, ah, ah, les drôles d'amoureux !
queu mine ils font !

N I N A.

Arlequin, nous vla réchappez des Turcs ;

mais on veut nous marier , c'est bien pis.

ARLEQUIN.

Oui ; j'aimerois bien mieux être Gouverneur des Sultanes.

GIANETTA.

L'innocent !

NINA.

Arlequin , es-tu encore jaloux ?

ARLEQUIN.

Les coups de bâton que j'ai donnez *al' Notaio* m'ont fait du bien.

GIANETTA.

Bon ! il est retourné à son village *l' Notaio*, *l' Notaio*.

ARLEQUIN.

Et toi, n'es-tu point jalouse de Fatima?

NINA.

Non , car elle est devenuë une grande Dame : elle t'a planté là.

GIANETTA.

Ah vraiment je crois qu'à présent elle n'a guères envie de sa piau.

NINA.

Arlequin, l'amour te fait-il toujours mal?

ARLEQUIN.

Oui , j'ai toujours la fièvre , & toi ?

NINA.

Et moi ? ça ne passe point.

GIANETTA.

Quelle pitié ! eh mariez-vous donc

grande niaise , & vous aussi petit nigaud.

ARLEQUIN.

Voïez , voïez s'te morveuse ! Sçais-tu ce qu'a dit le *Signor* Mario ?

GIANETTA.

Et qu'est-ce qu'il peut dire , le Seigneur Mario ?

ARLEQUIN.

Que le mariage ne vaut rien.

GIANETTA.

Ah ciel ! peut-on dire cela ! vous n'en sçavez donc là-dessus pas plus que ma sœur ?

ARLEQUIN.

Je sçai ce que je sçai.

GIANETTA.

Vous verrez qu'il faudra que je les instruisse jusqu'au bout l'un & l'autre. Eh y a t-il rien qui fasse plus aise que d'être mariée ?

NINA.

Mais comment fait-on donc pour être si aise ?

GIANETTA.

Comment on fait ? un mari & une femme se font des caresses l'un à l'autre devant tout le monde : se disent des douceurs , mon cœur , ma mignonne , mon petit mari , mon poulet.

ARLEQUIN.

Mon poulet !

GIANETTA.

Où mon poulet, mon petit fils. Et puis le mari devient le maître de la maison, il gronde quand il veut : il a la clef de la cave, il met le premier la main au plat, il coupe le pain à son appetit, il ne va plus à l'école.

ARLEQUIN.

Il a la clef de la cave ?

GIANETTA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il met le premier la main au plat ?

GIANETTA.

Belle demande.

ARLEQUIN.

Cela mérite réflexion.

GIANETTA.

Et puis encore, la femme gouverne aussi son ménage à sa fantaisie : elle se leve tard : elle se dorlotte : elle prend des bouillons, & ne mange jamais son pain sec : & puis encore quand on la gronde elle fait la malade ; & à la fin se fait demander pardon.

NINA.

Voïez comme elle sçait tout cela.

GIANETTA.

GIANETTA.

Le papa donne le fouët à ses petits garçons qui sont toujours méchans ; la maman donne des poupées à ses petites filles qui sont toujours bonnes.

ARLEQUIN.

Elle est drôle, elle est éveillée.

NINA.

Elle a plus d'esprit que moi ; j'en suis honteuse. Gianetta, où est-ce que mon papa t'a trouvée ?

GIANETTA.

Oh ! il ne m'a pas trouvée sous un chou, je le sçais bien : mais écoutez donc que je vous achève. Et puis les petites filles deviennent grandes & jolies comme moi & ma sœur. Il leur vient des amans qui font la cour à la maman, vont boire avec le papa & le régalent.

ARLEQUIN.

Et pourquoi boire avec le papa ?

GIANETTA.

Pour avoir leur fille en mariage.

ARLEQUIN.

Ton papa avec moi ne boira que de l'eau.

GIANETTA.

Eh bien vous n'épouserez pas ma sœur.

ARLEQUIN.

Aussi n'en ai-je pas d'envie.

Les Amans Ignorans.

I

GIANETTA.

Comment ! vous aimez ma sœur, & ne voulez pas l'épouser ? Qu'est-ce que cela veut donc dire ?

NINA.

Mais Arlequin , examinons auparavant si les gens mariez sont contents.

ARLEQUIN.

Ne sçais-tu pas toi, si ta belle-mere & ton pere le sont ?

NINA.

Non , car depuis qu'ils sont mariez je suis toujours aux champs , ou quand je suis à la maison , je ne songe qu'à notre maladie.

ARLEQUIN.

Pour ce qui est de moi , mon pere est veuf , mais le Seigneur Mario n'est pas un enfant.

GIANETTA.

Qu'est-ce à dire , me prenez-vous pour un enfant , moi ? Oh je vous vendrois tous deux , afin que vous le sçachiez , & je vous attraperai, vous ; ne vous mettez pas en peine.

ARLEQUIN.

Là , là , ne te mets pas en colere ; nous nous marierons.

GIANETTA.

Ah ! quand vous parlez comme cela , je

IGNORANS.

99

vous aime bien. Ecoutez un petit mot tout bas... Tenez voilà des dragées de la nôce du grand Mathurin.

ARLEQUIN.

De la nôce ?

GIANETTA.

Oüi, mais ne le dites pas à ma sœur, à part : il faut bien déniaiser ce jocrisse-là. A dieu Monsieur Arlequin.

Arlequin mange les dragées goulument, & crache ensuite.

ARLEQUIN.

Nina, je ne veux point me marier, les dragées de la nôce sont ameres, cela est de mauvais présage.

NINA.

N'est-ce point des dragées de Gianette?

ARLEQUIN.

Oüi.

NINA.

Ah la petite malicieuse ! elle m'a attrapée la premiere.

GIANETTA *de loin.*

Ah, ah ! je suis donc un enfant ? euh le grand niais !

ARLEQUIN.

Petite chienne je te donnerai le fouët.

NINA.

Paix, paix, j'entens mon papa qui parle, reculons-nous.

SCENE III.

BERTOLDO, ARGENTINE,
ARLEQUIN & NINA à part
*vers le milieu du Théâtre. LELIO entre
un moment après, & se tient au fond*

ARGENTINE.

OUI, je veux avoir un habit neuf
pour la nôce, oùi je l'aurai.

BERTOLDO.

Mais Argentine, il ne faut pas crier
ainsi en pleine rue.

ARGENTINE.

Je le fais exprès, afin que tous les voisins
entendent que tu me refuses un habit pour
la nôce du fils de notre Maître, & pour
celle de ta propre fille. Oui j'en veux
avoir un, & je l'aurai.

BERTOLDO.

Tu auras le diable qui t'emporte. Où
veux-tu que je trouve de l'argent ?

ARGENTINE.

Tu en trouves bien pour t'enivrer tous
les jours au Cabaret, vieil yvrogne, vieux
fac-à-vin.

BERTOLDO.

Tais-toi, coquette fieffée.

ARGENTINE.

Tais-toi, vieux jaloux. Que je suis mal-
heureuse d'être mariée à un vieux fou qui

I G N O R A N S. 101

ne fait que gronder, boire & dormir ! Que maudit soit le Notaire qui a fait le mariage.

B E R T O L D O.

Où le diable me tentoit quand j'épousai *sta carogna*-là. Je serai enfin obligé de deserter la maison. Que maudit soit le jour de ma malheureuse nôce.

A R G E N T I N E.

Si tu ne me donnes un habit neuf, je trouverai peut-être qui m'en donnera.

B E R T O L D O.

Si tu ne rentres au logis, tu te feras donner quelques soufflets.

S C E N E V I.

N I N A , A R L E Q U I N.

L E L I O , à part quelque temps.

MA mignone , mon poulet.

A R L E Q U I N.

N I N A.

Je n'avois jamais entendu cela. Voilà donc les douceurs du mariage ?

A R L E Q U I N.

Non , je ne veux point me matier , & le Seigneur Mario a raison.

N I N A.

Et la *Signora Flaminia* est une trompeuse.

L E L I O.

Où ma chere Nina , ma fille t'a trompée , il est vrai ; elle vouloit épouser ton

Amant, mais elle te le rend, & pour reparer le chagrin qu'elle vous a fait à tous deux, elle vous donne non seulement les mille écus que le Seigneur Pantalon lui destinoit, mais encore mille écus du sien propre, en faveur de votre mariage. Croirez-vous encore qu'elle veuille vous tromper?

ARLEQUIN.

Pour les écus soit, pour le mariage *niente*.

NINA.

Non, Monsieur, je n'en voulons point, j'ai opignon que je guerirons bien sans cela.

ARLEQUIN

Carogne, coquette, vieil yvrogne. *Maledetto chi a fatto el matrimonio. Baccio le mani a vossioria.*

LELIO.

Je t'entends; c'est le mauvais ménage de Bertoldo & d'Argentine qui vous dégoûte; mais ne voiez vous pas que votre mariage sera tout différent du leur. Vous êtes jeunes tous deux, vous vous aimez également: mais un vieillard & une jeune femme ne peuvent guères s'accorder: car le moien qu'ils s'aiment comme vous faites?

NINA.

Mais pourquoi ne peuvent-ils pas s'ai-

mer comme nous faisons ?

LELIO.

Pourquoi ?... voilà un pourquoi qui m'embarasse. Demandez-le à de jeunes mariez, pourquoi.

ARLEQUIN

Ce sont donc les jeunes mariez qui disent ma Mignone , mon Poulet ?

LELIO.

Sans doute , ils se flatent , ils se caressent ; ou s'ils se querellent quelquefois par hazard, cela ne dure guères ; ils font bien tôt la paix.

NINA.

Mais pourquoi est-ce que les vieillards ne la font pas la paix ?

LELIO.

Ho , pourquoi , pourquoi : voilà encore un pourquoi. C'est que les vieillards sont des chicaniers qui trouvent partout des difficultés , il y a toujours quelque article qui les arrête. Croïez-moi , mes enfans , vous êtes tous deux de même condition, de même humeur , d'esprit pareil, & surtout d'âge proportionné, vous avez tout ce qu'il faut pour faire bon ménage.

ARLEQUIN.

D'âge prorportio... prorportio... *che cosa èsto prorportio...*

LELIO.

D'âge proportionné , d'âge égal.

NINA.

Et cela soulagera nôtre maladie ?

LELIO,

Parfaitement, je vous en réponds.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario dit que non.

LELIO.

Si le Seigneur Mario vous a gâté l'esprit là-dessus, il avoit ses raisons pour cela, vous le sçavez ; mais vous verrez qu'il vous le conseillera lui-même.

ARLEQUIN.

Nina , que t'en semble ?

NINA.

Hé mais , il me semble que je voudrois bien être un peu guerie ?

LELIO.

Hé bien , vous rendez-vous ?

ARLEQUIN.

Elle dit qu'oüi.

LELIO.

Et toi ?

ARLEQUIN.

La clef de la cave , le premier la main au plat . . . Férons-nous la nôce ?

LELIO.

Oüi vraiment , une grande nôce.

ARLEQUIN.

Et le lendemain ?

LELIO.

Et le lendemain.

ARLEQUIN.

Hé bien donc soit, puisque Nina le veut.

LELIO.

Vous me comblez de joie , & je vais l'annoncer au Seigneur Pantalon , qui va venir tout-à-l'heure vous confirmer la promesse de mille écus , comme je vous donne dès-à-présent la mienne.

SCENE V.

ARLEQUIN, NINA.

Et peu après , & loin d'eux ,

TRIVELIN & VIOLETTE.

NINA.

TU crois donc que le mariage nous sera bon ?

ARLEQUIN.

Oui , car il dit que nous sommes d'âge portionné , *proporpio* ...

NINA.

Proportionné, oui. Ha voilà Trivelin & Violette qui sont d'âge proportionné. Examinons-les.

TRIVELIN.

Violetina mia , tu ne l'as donc pas dit à Mario ?

VIOLETTE.

Oh que non. Le Ciel m'en garde , il t'estropieroit de coups de bâton.

TRIVELIN.

O Caramia sposa. Je t'aime autant que quand tu ne l'étois pas.

VIOLETTE.

Et moi je t'aime toujours de plus en plus.

TRIVELIN.

Beni soit le mariage qui m'a lié à une épouse si belle & si bonne.

VIOLETTE.

Tu es donc content ?

TRIVELIN.

Tout ce qu'on peut l'être.

ARLEQUIN.

Nina , voilà une autre musique que celle d'Argentine & de Bertoldo.

NINA.

Oùi , oùi , écoutons.

VIOLETTE.

A présent que nous avons fait la paix , ne la troubles donc plus je t'en prie.

NINA.

Entens-tu ? ils ont fait la paix.

ARLEQUIN.

Mais comment ont-ils fait la paix ? Demande leur cela.

NINA.

Oùi , oùi , tout-à-l'heure.

TRIVELIN.

Non , je te proteste de ne rentrer jamais en guerre.

VIOLETTE.

Tu n'iras donc plus rendre visite à Argentine ?

TRIVELIN.

Non, ma petite femme, ma chere Poulette.

ARLEQUIN.

Ha , ha ! ma Poulette.

TRIVELIN.

Baïse-moi donc.

VIOLETTE.

De tout mon cœur.

NINA.

Oh ! *il Signor Lelio a raggion , il Matrimonio est une bonne chose.*

ARLEQUIN.

Ed il Signor Mario a torto : Certo , certissimo.

VIOLETTE.

Je puis donc compter là-dessus , tu ne la verras jamais.

TRIVELIN.

Non jamais , jamais. Excepté quand elle sera malade.

VIOLETTE.

Mais si elle faisoit semblant tous les jours d'être malade ? non , je ne m'accomode

point de cela , qu'elle cherche ailleurs un Medecin.

T R I V E L I N.

Mais veux-tu qu'on vienne m'enlever mes pratiques sur la moustache ? & quand le mal presse , dois-je la laisser crêver ?

V I O L E T T E.

Mais veux-tu que je crêve de jalousie moi ?

T R I V E L I N.

Encore faut-il que je fasse mon métier. Quelle tyrannie est-ce là ?

V I O L E T T E.

Oui ? c'est ainsi que tu te prépares des excuses pour mener toujours le même train ?

T R I V E L I N.

Et toi , c'est ainsi que tu prétens toujours me rendre esclave de ta jalousie ?

V I O L E T T E.

Prends garde à toi , j'ai de quoi me venger.

T R I V E L I N.

Et que feras-tu , s'il te plaît ?

V I O L E T T E.

Je dirai tout au Seigneur Mario , & je te ferai roïer de coups.

T R I V E L I N.

Si je prends un bâton.

V I O L E T T E.

Un bâton ? un bâton ? Oui , oui , je lui

dirai tout , & je lui ai déjà tout dit.

TRIVELIN.

Tu lui as tout dit ? ah carogne , je vais t'estropier.

VIOLETTE.

Au voleur ! au meutre ! on m'assassine ;
Ajuto , ajuto.

S C E N E V I.

ARLEQUIN , NINA.

ARLEQUIN.

Nina , Nina. Tu trouves donc que le
Seigneur Lelio a raison ? & qu'il
Matrimonio é bona cosa ?

NINA.

Arlequin , tu trouves donc que le Sei-
gneur Mario a tort ? *certo , certissimo ?* oui ,
plûtôt que de me marier , je me jetteroie
la tête la première dans notre puits.

ARLEQUIN.

Oüi , plûtôt que de me marier , je me
noïerois dans la cave où l'on met le vin.

S C E N E V I I.

MARIO , PANTALON , LELIO ,
FLAMINIA , & les précédens.

LELIO.

C'A , mes enfans. Voilà le Seigneur
Mario qui vous confirmeroit enco-

re tout ce que je vous ai dit , s'il en étoit besoin ; mais graces au Ciel vous voilà bien résolu à vous épouser. Seigneur Pantalon , ne donnez-vous pas mille écus à Nina , en faveur de son mariage avec Arlequin ?

PANTALON.

Oùi , de tout mon cœur , & je ferai de plus les frais de la nôce.

FLAMINIA.

Et moi , je donne mille autres écus à Arlequin , pour n'avoir point voulu de moi.

LELIO.

Et moi par dessus tout cela un bel habit tout neuf à Arlequin , & un beau clavier d'argent doré à sa femme.

Arlequin & Nina branlent la tête.

Comment donc , que signifient vos grimaces ?

ARLEQUIN.

Rien. Sinon que nous ne voulons ni des écus , ni de l'habit neuf , ni du clavier , ni du mariage.

FLAMINIA.

Quoi donc , il faudra toujours recommencer à vous faire résoudre ?

NINA.

Tenez , Mademoiselle , puisqu'on donne de l'argent aux personnes pour

IGNORANS. III

les marier , il faut que le mariage ne soit pas une bonne chose.

FLAMINIA.

O Ciel !

ARLEQUIN

Ni votre remede , ni la portion , ni la poprorposition , ni poprorfsition d . . . dis-toi , Nina , la prosperfsition.

NINA.

Vous disiez, Seigneur Lelio, que quand le mari & la femme avoient de la proportion dans l'âge , ils vivoient en paix.

LELIO.

Oùi , je te l'ai dit , & je te le repete , c'est l'égalité en toutes choses qui contribuë le plus à la tranquillité.

SCENE VIII.

VIOLETTE, & les premiers Acteurs.

VIOLETTE.

A *luto , ainto ! Ah ! Signor Mario , ainto ?*

MARIO.

Qu'as-tu donc, ma pauvre Violette ?

VIOLETTE.

Mon mari m'a brisée de coups, à cause que je vous ai dit la trahison qu'il vous a faite.

MARIO.

Et qui lui a rapporté que tu me l'avois dit ?

VIOLETTE.

Helas , c'est moi-même qui lui ai tout dit par dépit , dans la colere où il m'avoit mise.

MARIO.

Tu as tort , ne t'en prends donc qu'à toi-même ; car pour moi je ne lui en aurois jamais parlé.

VIOLETTE.

Bon , voilà une bonne consolation. Que je suis malheureuse !

MARIO.

Là , là , appaise-toi , il en fera puni , & nous mettrons ordre à cela.

NINA.

Hé bien , Seigneur Lelio , dans l'âge , dans la condition , dans l'humeur : Violette & Trivelin n'avont-ils pas toutes leurs proportions ?

LELIO.

Ho pour le coup nous voilà pris sans vert.

FLAMINIA.

Pour moi je n'ai rien à répondre. *Signor Mario* , c'est vous qui les avez jettés dans l'embarras , c'est à vous à les en tirer comme vous pourrez.

MARIO.

C'a , ma chere Nina , & toi mon pauvre Arlequin , je vous aime tous deux de tout

tout mon cœur, & je vais vous parler sincèrement. Ecoutez bien. Il ne vous est permis de guerir que par le mariage, c'est un point décidé. Et je vous avoue qu'il n'y en a guères où l'on ne risque quelque chose : non pas qu'en soi le mariage ne soit excellent , le malheur ne vient que de ceux qui le gâtent , & s'ils ne s'y trouvent pas contens, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

N I N A.

Comment donc faire pour ne le point gâter ?

M A R I O.

Quand on a fait un bon choix , il faut que chacune des parties travaille de toute sa force à rendre l'autre contente , & que toutes deux soient bien persuadées que du bonheur de l'une, dépend celui de l'autre; Le mariage est tout bon ou tout mauvais, il n'y a guères de milieu; mais pour preuve que nous croïons , *la Signora Flaminia* & moi, qu'il en est de bons, c'est que nous allons nous marier nous-mêmes.

N I N A.

Quoi *la Signora Flaminia* itou ! le mal lui a donc pris d'aujourd'hui ?

F L A M N I A.

Oui , Nina, mon tour est venu, & nous
Les Amans Ignorans. K

allons risquer le remede.

NINA.

Mais encore une fois, est-il bien vrai qu'il n'y en ait point d'autre ?

FLAMINIA.

Je n'en connois point, du moins. Je ne dis pas que vous ne puissiez trouver plus d'un jeune Charlatan, qui vous en offriroit d'une autre espece ; mais je ne vous conseillerois pas de vous en servir.

NINA.

Allons donc puisqu'il n'y a que celui-là, faisons comme les autres, hazard à la blanche.

FLAMINIA.

Et toi Arlequin ?

Arlequin boche la tête.

FLAMINIA.

C'est toujours le garçon qui a le plus de peine à s'y résoudre.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario m'avoit promis un Operateur qui avoit un autre remede.

MARIO.

Pour un autre remede, non ; mais si tu veux, je vais te mener en certain lieu où l'on pourra t'enseigner à faire bon usage de celui-ci.

ARLEQUIN.

Quel est ce lieu-là ?

MARIO.

C'est le Pais des nôces. Tiens, voilà un homme qui va t'y introduire.

ARLEQUIN.

Comment vous appelez-vous, Monsieur?

LE TABELLION.

On me nomme *Cornelio Cornetto*. Je suis Tabellion, c'est à-dire Commis aux Barrières, sur les frontieres de l'Himen, c'est moi qui donne les Laissez-passer.

ARLEQUIN.

Par où va-t-on en ce Pais-là ;

Le Tabellion lui montre le fond du Théâtre qui représente une Etude de Notaire par dehors, c'est-à-dire une porte entre deux fenêtres couvertes de grandes grilles.

LE TABELLION.

Tenez, il faut d'abord passer par ce guichet-là.

ARLEQUIN.

Quoi, par cette porte qui est entre ces deux grandes grilles, vous me faites peur. On diroit d'une prison. Qu'est-ce que cela signifie?

LE TABELLION.

Cela signifie qu'en passant par-là vous perdrez en effet votre liberté, mais en récompense vous entrerez dans le Pais des nôces qui est le plus beau Pais du

K ij

116 L E S A M A N S
monde & le plus joïeux.

A R L E Q U I N.

Allons , passions-y donc , peut être que
l'envie de me marier m'y redoublera.

L E T A B E L L I O N.

Hola qu'on ouvre le guichet , presto.

S C E N E D E R N I E R E.

*La Ferme s'ouvre. On découvre un lieu pré-
paré pour des Noces. Un Traiteur , un Chef
de Cuisine & sa suite forment le Ballet.*

O N D A N S E.

Et l'on chante le Vaudeville suivant.

L E T R A I T E U R.

Le mariage est-il bon ?

Oui , non ,

C'est selon..

S I vous craignez par aventure ,

De porter la Coëffure ,

De Vulcain ou de Menelas ,

Ne vous mariez pas.

L E C H Œ U R.

Ne nous marions pas.

L E T R A I T E U R.

S Ur ce point êtes-vous tranquille ,
Comme dans Paris la grande Ville ;

I G N O R A N S.

117

Tout sage époux l'est , ce dit-on ;

Eh mariez-vous donc.

L E C H O E U R.

Eh marions-nous donc.

F L A M I N I A à *Mario.*

A U Païs où le mariage
Est pour mon sexe un Esclavage ;
Si je suis reduite à ce cas ,
Ne nous marions pas.

L E C H O E U R.

Ne vous mariez pas.

M A R I O.

D U Païs j'abjure la mode ,
Je serai plus doux , plus commode
Qu'un époux des Treize Cantons.
Eh marions-nous donc.

L E C H O E U R.

Eh mariez-vous donc.

V I O L E T T E.

A Vec un époux infidele ,
Notre vertu souvent chancelle.
Coquets je vous le dis tout bas ,
Ne vous mariez pas.

L E C H O E U R.

Ne vous mariez pas.

TRIVELIN.

LE danger souvent nous rappelle.
 Pour trouver sa femme plus belle,
 Un peu de Cocuage est bon.
 Eh mariez-vous donc.

LE CHOEUR.

Eh marions-nous donc.

ARGENTINE.

BArbons d'humeur un peu sauvage,
 Qui prenez femme de mon âge,
 Vous faites un dangereux pas.
 Ne vous mariez pas.

LE CHOEUR.

Ne vous mariez pas.

BERTOLDO.

QUoiqu'au peril mon front s'expose,
 Un peu de honte est peu de chose,
 Pour jouir d'un joli tendron :
 Eh marions-nous donc.

LE CHOEUR.

Eh mariez vous donc.

NINA.

BIen que l'Himen ait de quoi plaire,
 Notre ignorance en ce mystere,

Nous causeroit trop d'embarras.

Ne nous marions pas.

LE CHOEUR.

Ne vous mariez pas.

ARLEQUIN.

EN épousant , ça dit ma Tante.

Tout d'un coup notre esprit s'augmente

On y devine sa leçon.

Eh marions-nous donc.

LE CHOEUR.

Eh mariez-vous donc.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux , une Comedie
qui a pour titre ; *Les Amans Ignorans.*
Cette Pièce a beaucoup plû dans les Re-
présentations , & je crois que l'Impres-
sion en fera très-agréable au Public. A
Paris ce 19. Mars 1723.

Signé , DANCHET.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Theatre Italien* ; j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 22. Novembre 1728.

D A N C H E T.